

Philopsis éditions numériques
<http://www.philopsis.fr>

philopsis

Les textes publiés sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.

© Éric Blondel - Philopsis 2007

INTRODUCTION

I. GÉNÉRALITÉS

[extraits de l'Introduction à Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, trad. Éric Blondel, Paris, Hatier 2001, qui peut servir d'introduction à la lecture de Nietzsche].

Nietzsche se présente comme un penseur qui veut rompre avec les idéaux anciens, philosophiques et religieux. Cependant, ses références sont essentiellement issues de la Bible et de Schopenhauer. Ses attaques contre la **religion** (christianisme) sont à la fois pertinentes et injustes. Il les conduit avec la véhémence des prophètes combattant les idoles, les faux dieux. Il met en cause le **moralisme**, comme Jésus l'a fait.

Schopenhauer considère que la réalité véritable de l'homme, c'est la volonté et non pas l'esprit, la raison. La volonté est une force aveugle qui pousse tous les êtres vers des buts, des désirs dont ils ne perçoivent pas le sens. Une fois atteints, d'autres les remplacent et ainsi indéfiniment. **Vivre, c'est vouloir, désirer**. Cette volonté fait de l'homme un jouet, inconscient de ce qui le meut. Aussi pour éviter de souffrir il faut s'efforcer de renoncer au désir, au monde sensible, de nier la volonté. Le désir-volonté fait vivre et souffrir.

Nietzsche, en revanche, prétend que l'homme doit affirmer le désir dans ce qu'il a de terrible et de douloureux. Voici l'affirmation dionysiaque.

Kant (que Nietzsche connaît à travers sa lecture de Schopenhauer) avait affirmé auparavant l'illégitimité des prétentions de la philosophie dans ce qui est au-delà de la réalité physique, sensible. Nietzsche reprend le projet kantien en le combinant avec celui de Schopenhauer. Nietzsche révèle quelle volonté, quels désirs, quels affects sont à l'origine de la philosophie, de la morale, de la religion. Toutes ces pensées reposent sur le refus de vivre dans la réalité sensible : on la nie.

Le titre, *Crépuscule des idoles*, est une allusion parodique au *Crépuscule des dieux* de Wagner, quatrième opéra de la tétralogie de l'*Anneau de Nibelung* (1869-1874). C'est dans la provocation, le rire qu'il convient de rechercher la pensée de Nietzsche, et la cohérence des images.

L'idole (image prédominante de ce texte) **est le faux dieu que l'homme a lui-même créé** et qu'il adore, oubliant qu'il se soumet ainsi à ses propres désirs, à ses rêves voire à ses défauts.

Le crépuscule, c'est la lueur de la tombée du jour. Dans la philosophie classique, la source de toute vérité, Dieu a toujours été présenté comme la lumière intense du soleil au zénith. Le processus de la connaissance, de Platon à Hegel, est de l'ordre de la vision. Pour Nietzsche,

cette lumière de la vérité, le Dieu-soleil, pâlit. C'est le déclin, en Occident, du fondement premier de toutes les valeurs. « Dieu est mort ».

À l'exemple de Moïse, Nietzsche se présente comme le destructeur des idoles. Quand vient le crépuscule on ne peut plus voir distinctement, il faut donc écouter, ausculter les idoles. Il faut avoir l'ouïe fine, une « seconde paire d'oreilles » pour déceler ce qui est caché. Nietzsche montre alors la maladie intérieure des idoles. Il appelle cette méthode "psychologie", « sémiotique », « symptomatologie » et d'un terme générique, la « généalogie ». **La généalogie** permet de remonter **d'un symptôme manifeste à son origine corporelle cachée**.

Ainsi Nietzsche propose-t-il un nouveau type d'analyse philosophique. On ne démontre plus la vérité ou la fausseté, on met en évidence quelle attitude, quelle physiologie exprime l'énoncé des idéaux philosophiques, moraux, religieux, qui ne sont que des symptômes.

On rapporte des énoncés abstraits et intellectuels **au** corps. Les idées n'ont pas de sens en soi. **Ce sont des jugements de valeur du corps**.

Le **décadent** est celui qui n'a pas assez de force pour affronter la réalité telle qu'elle est. Donc il la décrie, la dénigre. Être faible, c'est ne pas accepter une réalité ambiguë, énigmatique, changeante.

Pour Nietzsche, corps et esprit forment un tout. C'est ce **tout** qui contraint à adopter telle attitude vis-à-vis de la réalité, c'est-à-dire, grâce à la méthode généalogique : « une *réévaluation de toutes les valeurs* » [Préface, trad. Éric Blondel, éd. Hatier, 2001, p. 6] :

« Il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde » [ibid.] Elles changent de nom, mais elles sont **éternelles**. Il ne faut pas être de son temps mais **intempêtif** pour pouvoir s'attaquer aux nouveaux aspects que prennent les idoles. Les postulats soi-disant intouchables ne sont que symptomatiques d'une volonté faible, c'est-à-dire qui refuse la réalité sensible.

Une des idoles réside dans la science construite par des opérations de l'esprit. **Toute science suit un schéma platonicien**. La science considère que le monde sensible n'est qu'erreur et illusion et on en a fait un idéal.

Les morales quant à elles reposent sur une confiance absolue en l'esprit, en l'affirmation des valeurs.

Être faible, c'est avoir besoin de certitudes (morales, religieuses, scientifiques, politiques, ...) Les certitudes sont des idoles creuses qui ont une influence morbide. Elles déclinent vers le crépuscule. La philosophie est un symptôme de ce que l'on refuse.

Le **surhomme** est celui qui a la force d'accepter la réalité. Tout a un rapport avec le psychisme, l'inconscient et les conditions sociales et économiques. Il faut ramener la philosophie au jour et parler de perspectives.

II. LE CRÉPUSCULE DES IDOLES : UNE VOIE D'ACCÈS¹

Patrick Wotling a traduit *Crépuscule des idoles*. Dans l'introduction à cette traduction, Patrick Wotling souligne que le *Crépuscule des idoles* constitue à la fois une introduction à la recherche entreprise par Nietzsche et un condensé de sa pensée².

Dans sa lettre du 09/09/1888 à Carl Fuchs, Nietzsche présente *Crépuscule des idoles* comme « une parfaite introduction d'ensemble à (sa) philosophie ». De même, Nietzsche écrit à Jacques Bourdeau (17/12/1888) que *Crépuscule des idoles* est une voie d'accès privilégiée à l'ensemble de son œuvre :

Ce livre « serait l'introduction la plus rapide et la plus approfondie à ma philosophie. Je ne crois pas qu'il soit possible de donner plus de substance en un espace aussi réduit ».³

Parmi les œuvres de Nietzsche, *Crépuscule des idoles* (1888, publié en 1889) a donc pour fonction particulière à la fois d'introduire et de condenser l'ensemble de sa réflexion, de manière à la rendre accessible à tous.

Par exemple, Patrick Wotling insiste sur deux images récurrentes : le **marteau**, les **idoles**, et sur la **psychologie**.

Crépuscule des idoles, prélude au renversement des valeurs, a pour sous-titre : « (ou comment on philosophe au marteau) ». Nietzsche a hésité entre plusieurs formulations : « Marteau des idoles », « comment un psychologue pose des questions » ou « récréations d'un psychologue », « loisirs d'un psychologue ».

III. L'IMAGE DE L'IDOLE

Le terme idole montre, par son renvoi à Wagner (comme indiqué ci-dessus), que les dieux sont remplacés par des idoles. *Crépuscule des dieux* (Wagner), *Crépuscule des idoles* (Nietzsche), crépuscule toujours. Mais cette fin des idoles indique aussi l'annonce d'une nouvelle aurore, la promesse de la gaîté d'un esprit libéré des idoles.

Cette image apparaît chez plusieurs auteurs et en divers lieux.

F. Bacon, dans le *Novum organum* (1620) dénonce les idoles qui font obstacle au savoir.

Schopenhauer qualifiait Fichte, Schelling et Hegel de « trois idoles de la philosophie universitaire ».

Patrick Wotling, quant à lui, souligne que l'image de l'idole suggère une modalité affective : on s'y attache, on la respecte, on la vénère. Elle a une autorité impérative, elle n'est pas une simple représentation.

¹ Extraits de l'Introduction de P. Wotling au *Crépuscule des idoles*, éd. GF Flammarion, 2005

² *Crépuscule des idoles*, éd. GF Flammarion, Paris 2005, p. 94

³ *ibid.* p. 94

Ainsi l'image des idoles renvoie à la **notion de valeur**, c'est-à-dire une manière de penser qui paralyse l'esprit critique et qui constitue un trait fondamental de la réalité et du perspectivisme. Il y a « nécessité pour tout vivant d'organiser son existence à partir de préférences premières, infra conscientes, qui définissent ce qui doit être recherché, ce qui doit être fait, et traduisent ces choix sous forme affective, à travers un réseau d'attirances et de répulsions »⁴.

La spécificité de l'utilisation nietzschéenne de la notion d'**idole** tient à cette identification du conditionnement de toute sa vie à savoir de l'interprétation de la réalité par une série de valeurs fondamentales.

L'homme a besoin d'organiser son existence à partir de références premières, de valeurs électives. Mais certaines valeurs, à la faveur de l'évolution historique qu'elles induisent, deviennent des idoles parce que, comme elles, elles impliquent le respect et l'autorité figée qui s'y rattache, et s'opposent ainsi à terme à l'intensification et même au maintien de la vie humaine. **D'où le projet nécessaire de renversement des valeurs**. Il faut, déclare Nietzsche :

« remettre en question la valeur de ces valeurs, il faut, pour cela, avoir connaissance des conditions et des circonstances dans lesquelles elles ont poussé, se sont développées et déplacées ».⁵

Voilà la nouvelle connaissance généalogique qui n'existant pas avant et qu'on ne désirait même pas.

Les pulsions sont à l'œuvre dans la construction des interprétations de la réalité auxquelles poussent les valeurs.

L'**idole**, ainsi, désigne une valeur en décalage avec la réalité. De par son autorité usurpée, elle est hostile à la réalité. Il faut rendre ses droits à la réalité, à la vie. « Par *idole*, dit Nietzsche, j'entends tout "idéal". »⁶

IV. L'IMAGE DU MARTEAU

L'image du marteau a plusieurs sens. Elle est synthétique.

– C'est une métaphore de **destruction** : Moïse démolissant le veau d'or.

– Elle évoque le marteau **magique** de Thor dans la mythologie scandinave.

– Elle fait penser aussi au marteau des **sorcières**, au *Mallens malificiarum*, sorte de manuel de l'inquisiteur rédigé par deux dominicains en 1489 : Jacob Sprenger et Henri Kramer. Il est utilisé pour combattre une puissance maléfique.

Nietzsche serait-il en quelque sorte un nouvel inquisiteur ?

⁴ Patrick Wotling, introduction à la traduction de *Crépuscule des idoles*, éd. GF Flammarion, p. 99.

⁵ Ibid., pp. 100-101

⁶ *Ecce homo*, Avant-Propos, § 2.

Le marteau cependant (comme Nietzsche le rappelle dans la Préface du *Crépuscule des idoles*), [op. cit., p. 7] est aussi un instrument médical. Dans ce cadre, il sert à **interroger** et non à détruire. Un médecin utilise la percussion pour identifier des symptômes et ainsi diagnostiquer une maladie. Nietzsche se veut **médecin de la culture**.

L'investigation généalogique joue sur le réseau métaphorique de l'écoute. Le privilège traditionnellement accordé au sens de la vue est récusé. Les signes révélant la réalité ne sont pas donnés spontanément, ils doivent être provoqués. Il faut ausculter, « cuisiner ». Le discours-marteau pousse à parler ce qui a quelque chose à cacher et qui est susceptible d'entamer sa dignité.

Le marteau désigne une autre activité positive. Le marteau du sculpteur impose une forme nouvelle à la matière. Ainsi, on construit un nouveau type d'homme, le surhumain.

Nietzsche [*Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Goldschmidt, éd. Livre de poche, 1972, p. 109] écrit :

« Mon ardente volonté de création me ramène sans cesse à l'homme ; de la même façon le marteau se trouve entraîné vers la pierre. [...] Voici que mon marteau frappe cruellement aux murs de sa prison. Des éclats de pierres s'envolent... »

V. LE PHILOSOPHE DIONYSOS

La pratique artistique est l'activité suprêmement affirmatrice, elle est la nature même de la réalité. **Le marteau sert à dire « oui »**. Il y a solidarité entre la destruction et la création. Une nature dionysiaque ne sépare pas le « faire » négateur du « dire » affirmatif⁷.

La philosophie de Dionysos se substitue à la prétendue recherche désintéressée de la vérité. Toute la philosophie travaille à sélectionner un type d'homme caractérisé par une hiérarchie pulsionnelle, avec une forme de vie spécifique. Cela a abouti, depuis Platon puis le christianisme, à une vie déprimée.

Il faut reconnaître la noblesse de la matière sur laquelle le marteau travaille et le caractère divin de celui-ci. Mais il est nécessaire que des hommes soient assez élevés pour donner forme à **l'homme en artistes**⁸. Aussi, maintenant, dans *Crépuscule des idoles*, il ne s'agit pas seulement de diagnostiquer mais de **s'engager**. Cela « est la forme suprême de l'existence »⁹.

Ainsi le dernier chapitre de *Crépuscule des idoles* présente-t-il la morale de Dionysos. Nietzsche le philologue met en lumière la pensée

⁷ Cf. *Ecce homo*, « Pourquoi je suis un destin », trad. É. Blondel, éd. GF Flammarion, § 2, p. 152

⁸ Cf. *Par-delà Bien et Mal*, § 62.

⁹ *Fragments Posthumes*, XI, 34 (176).

grecque avant la venue de Socrate. On rencontre là un homme élevé par des valeurs affirmatives. Cet homme est apte à vivre et à affronter la vie sans la nier, à faire face à ses aspects terribles. Il y a une solidarité profonde entre tous les aspects de la vie.

Avec Platon, la décadence commence. On cherche désespérément un refuge dans la raison.

La préférence fondamentale, régulatrice de l'ensemble de la vie humaine est une **valeur-marteau**.

Le lien entre la philosophie de Dionysos, le marteau, l'éternel retour de l'identique, se révèle. La philosophie de Dionysos est le marteau dans sa fonction évaluatrice et créatrice.

Et Nietzsche déclare qu'il est : « l'ultime disciple du philosophe Dionysos ». Il « enseigne l'éternel retour... » [dernière phrase de *Crépuscule des idoles*].

« [...] être soi-même l'éternelle joie du devenir, – joie qui comprend même en elle la joie de la destruction... »¹⁰

Il faut donc réformer la vie humaine, mobiliser les énergies pour renverser les valeurs qui sont des idoles. En particulier, il convient de montrer que la vérité n'est plus la loi véritable de l'activité humaine. La vérité relève d'un choix interprétatif, d'une préférence fondamentale caractéristique du type de culture que s'est donné l'Europe depuis Platon à savoir le primat des idées, de la logique, du discours rationnel. Ce qui organise la vie, ce sont les préférences et les répulsions fondamentales. À partir de cela se forment les activités humaines, y compris philosophiques.

¹⁰ *Crépuscule des idoles*, « Ce que je dois aux Anciens », trad. É. Blondel, éd. Hatier, § 5, p. 132.

PRÉFACE : COMMENTAIRE DÉTAILLÉ

I. L'APHORISME

Le texte est constitué de trois paragraphes que l'on peut considérer comme un seul aphorisme.

Que signifie le mot **aphorisme** ?

– *Stricto sensu*, aphorisme signifie : « une expression délimitée ». C'est quelque chose de défini, circonscrit, partiel. Il s'agit d'un raccourci d'expression.

Chez Nietzsche, ce sont des expressions très laconiques, des maximes.

Un aphorisme peut donc être très bref.

– Par extension, on donne le nom d'aphorisme à des textes formant paragraphes dans certaines œuvres de Nietzsche. C'est le cas dans la composition du *Gai Savoir* ou de *Par-delà Bien et Mal*, de *Humain trop humain* etc. où les textes sont délimités en eux-mêmes, par eux-mêmes, par leur contenu et qui ne sont pas nettement reliés aux paragraphes précédents et suivants. Ils forment un tout.

– Autre caractéristique ; l'aphorisme se termine souvent par ce que l'on appelle en stylistique une **pointe**, c'est-à-dire une phrase, une expression ou un mot provocant¹¹. L'aphorisme comporte toujours des allusions, des expressions incomplètes.

Par exemple : Nietzsche transforme la formule célèbre « *panem et circenses* », « du pain et des jeux de cirque » (ce que réclamaient les Romains, cf. Juvénal), en « *panem et Circen* », « du pain et Circé ». Or, Circé évoque la musique au pouvoir magique. Voici une pointe. Que nous faut-il comprendre ? C'est une provocation à la réflexion.

Autre exemple : « Quoi ? Tu cherches ? Tu voudrais te décupler, te centupler ? Tu cherches des disciples ? Cherche des *zéros* ! – »¹². Nietzsche ici plaisante et fait du « mauvais esprit ». L'aphorisme doit donner à ruminer, à provoquer toutes sortes de résonances.

– Peut aussi être considéré comme aphorisme **un ensemble de paragraphes qui ne suit pas un ordre logique** Ce sont des sortes de **monades**. Ce sont des **sections**.

¹¹ Cf. *Crépuscule des idoles*, « Maximes et pointes ».

¹² *Crépuscule des idoles*, « Maximes et pointes », trad. É. Blondel, éd. Hatier, 2001, § 14, p. 9.

La Préface de *Crépuscule des idoles* constitue une section, aphorisme comportant trois paragraphes.

II. LE TEXTE

Nous renvoyons ici le lecteur au texte original qui devra être lu dans son intégralité pour une bonne compréhension du propos :

Crépuscule des idoles Préface, trad. É Blondel, éd. Hatier, 2001, pp. 6-7.

de

« Conserver sa belle humeur quand on s'est engagé dans une affaire ténébreuse et extrêmement exigeante, ce n'est pas une mince affaire : et pourtant, quoi de plus indispensable que la belle humeur ? »

à

« ... Ce qui ne les empêche pas d'être celles auxquelles on *croit le plus* ; au demeurant, notamment dans le cas de la plus célèbre d'entre elles, on se garde bien d'employer le mot d'idole... »

Turin, le 30 septembre 1888,
le jour de l'achèvement du premier livre
de la *Réévaluation de toutes les valeurs*.

Nous fragmentons ce texte dans la suite du cours, pour l'examiner morceau par morceau.

PREMIER ALINÉA

III. PREMIER POINT : LA BELLE HUMEUR

« Conserver sa belle humeur quand on s'est engagé dans une affaire ténébreuse et extrêmement exigeante, ce n'est pas une mince affaire : et pourtant, quoi de plus indispensable que la belle humeur ? Rien ne réussit lorsque fait défaut l'exubérance. Ce qui prouve la force, c'est le trop-plein de force. – »

La Préface annonce **l'intention du livre** : *Crépuscule des idoles* et la **méthode** proposée par ce texte. Nietzsche présente son objectif.

L'importance de l'objectif c'est **la belle humeur**. La belle humeur pourrait être l'épigraphe de ce livre qui est un manuel global sur l'ensemble de la recherche de Nietzsche. Le but de la philosophie c'est la belle humeur. Au lieu de combattre les passions, ce qui conduit à la mauvaise conscience, au ressentiment, à tous les sentiments négatifs de la décadence et de la maladie morale, il faut cultiver la belle humeur.

Voilà la grande intention philosophique de Nietzsche.

Cette grande intention, chez Platon, consiste dans la recherche du Vrai et du Bien.

Descartes, lui, cherche la vérité dans la science. Kant veut définir les limites de la compétence de la raison (*Critique de la Raison pure*).

Spinoza cherche la béatitude et se rapproche ainsi de Nietzsche. La belle humeur comme la béatitude sont à la fois de l'ordre de la santé du corps et de la joie du psychisme.

La belle humeur est une qualité que Nietzsche se donne comme emblème. Le but d'une entreprise philosophique est donc un but **pulsionnel et instinctuel**. La **grande santé** rejoint la belle humeur. La grande santé – contrairement à ce que l'on pourrait penser – inclut la maladie, d'une façon positive. Atteindre la belle humeur implique d'**augmenter sa puissance, d'accroître ses forces, sa volonté de puissance** (bien que l'expression ne figure pas ici) forte, **sa nature dionysiaque**.

Cette Préface ou avant-propos se présente suivant le plan ci-après.

– **Le premier alinéa** souligne que la belle humeur ou gaîté d'esprit est très difficile à conserver et à accroître dans les circonstances difficiles qui résultent de **la tâche que Nietzsche s'est fixée**. Cette tâche consiste à faire la généalogie de la civilisation, d'en constater les valeurs et d'entreprendre une transvaluation de ces valeurs.

Ensuite Nietzsche indique qu'il se donne deux moyens essentiels pour maintenir sa belle humeur dans les circonstances de son interrogation portant sur la civilisation, circonstances qui se présentent comme un point d'interrogation, énorme et noir. Il présente le **premier moyen** à savoir **la guerre**.

– Dans le deuxième alinéa, il traite du **second moyen** qui est **l'auscultation des idoles**.

– Le troisième alinéa conclut la Préface en reprenant les deux points exposés dans les deux alinéas précédents. Nietzsche préconise de s'offrir quelques délasséments, plaisirs, écarts. Il s'agit de conserver sa belle humeur même en déclarant la guerre et en auscultant les idoles.

Nietzsche précise que **certaines idoles** sont **éternelles** à savoir les **idéaux de la morale**, supérieurs du point de vue ontologique à la réalité sensible. Ces idéaux sont des idoles (ces deux mots sont quasiment équivalents dans l'écriture nietzschéenne) et tout le monde y croit. **L'idéal (l'idole), la plus réputée, c'est Dieu**. L'idole représente le rien, le vide. Comme idole Dieu est mort, Dieu est une idole vide. Si l'on se garde d'employer le mot idole à propos de Dieu, ce n'est pas seulement parce que c'est un blasphème, mais c'est également parce que l'on ne veut pas admettre l'évidence. **L'idole-Dieu** ne contient rien. C'est une figure du nihilisme.

3.1 LA BELLE HUMEUR

La **belle humeur** est le terme clé qui symbolise et couronne toute l'entreprise de Nietzsche : conserver sa belle humeur. Il convient d'avoir des forces et d'aller vers la belle humeur. La belle humeur est une notion centrale pour définir le sens de l'entreprise de Nietzsche. On peut rapprocher cette démarche de Spinoza qui a pour visée la **béatitude**, la joie, par l'action.

La belle humeur signifie sérénité, gaîté d'esprit. Ce n'est pas une joie exaltée. C'est une sorte d'**attitude de réjouissance à l'égard de la réalité**. Il s'agit d'une humeur bonne, joyeuse. La belle humeur n'est pas entamée par la mort, la maladie, les catastrophes, le malheur.

« Conserver » sa belle humeur, c'est faire jouer les instincts, les pulsions, les affects d'une façon **affirmative**, c'est-à-dire **dionysiaque**, en dépit du caractère destructeur, énigmatique, angoissant, tragique, de la réalité.

Nietzsche, esthète ou mélomane voire artiste, ne parle jamais de belle humeur à propos de Wagner.

Pourtant, dès *Humain trop humain* (1878), dans la deuxième partie du *Voyageur et son ombre*, Nietzsche parle de **la belle humeur à propos de la musique**. Et il le fera jusqu'à ses derniers écrits, par exemple dans *Ecce homo*. Il dit que la musique est de belle humeur, telle celle de Bizet par exemple, à l'opposé des compositions de Wagner. La musique doit exprimer la belle humeur. La musique de Mozart en est l'illustration exemplaire. Mozart n'est ni léger, ni gracieux, ni superficiel au sens général du terme. Il est « superficiel par profondeur », définition que Nietzsche donne de l'authentique profondeur dans le *Gai Savoir* et *Nietzsche contre Wagner*.

Mozart compose avec en toile de fond la réalité du mal, de la destruction, de la mort. Mozart, souffreteux, meurt jeune et dans la misère. Cependant sa musique nargue ce que la vie a d'atroce, de menaçant. Son opéra, *Don Juan*, s'ouvre – comme le souligne Schopenhauer – sur un accord en mineur, un accord dissonant qui donne tout de suite le ton : l'histoire de Don Juan est une sale affaire ! Elle commence par le meurtre du Commandeur. L'ensemble se déroule sous le signe de la mort. Le finale est la mort de Don Juan, précipité aux Enfers.

Tout aussi caractéristique est son opéra *Così fan tutte*. Cette comédie de mœurs, légère, optimiste n'en a que l'apparence. Son titre, *Les femmes sont toutes pareilles*, transmet un message, elles font toutes la même chose. Mozart représente les rencontres et les jeux amoureux avec un parfait cynisme. L'histoire est la suivante. Deux jeunes femmes jurent fidélité à leurs amants qui partent prétendument à l'armée. Dès qu'ils se sont

éloignés, elles tombent amoureuses de deux inconnus, leurs amants revenus déguisés. À la faveur de ce stratagème, les couples formés au départ se révèlent mal assortis et se reforment avec l'échange des deux amants. C'est une tragédie cynique de l'amour, présenté ici comme n'ayant aucun sens.

La belle humeur est donc symbolisée par la musique de Mozart, aux accents de gaîté, d'exultation débordante, de plaisir de vivre. Cette allégresse chante au-dessus du désespoir et de l'angoisse. Chez Mozart, **l'angoisse est toujours surmontée**. La belle humeur surmonte l'horreur de la vie et de son corollaire, la mort.

On est devant un point d'interrogation noir, devant la manifestation du néant, des ténèbres. La vérité recèle l'horreur tragique. Il n'y a que le néant des valeurs, rien qui vaille, aucune valeur qui tienne.

3.2 « UNE AFFAIRE TÉNÉBREUSE »

C'est le nihilisme. Le nihilisme signifie que **Dieu**, fondement de toutes les valeurs, **est mort**. Le couronnement de la morale occidentale (socratique, platonicienne, chrétienne) n'est rien. Il n'y a aucune valeur. Toutes les valeurs qui fondent la morale sont vaines. La vie n'a pas de sens. **Cette affirmation concerne la réalité**. Il n'y a ni vérité ni bien ni justice. Les idéaux platonico-chrétiens ne recouvrent que l'aspiration de faibles. On masque ainsi la réalité qui fait peur et qui angoisse. La réalité est menaçante, comme le montre la tragédie. On cherche à se protéger en bâtissant des idéaux, que rien ne justifie. Le montrer, c'est cela l'« affaire ténébreuse et extrêmement exigeante ».

Ténébreux renvoie à ce qui est sinistre et n'encourage pas à éprouver la belle humeur. Cette affaire est également **exigeante**. En effet c'est une tâche écrasante de dénoncer le mensonge de l'idéalisme qui veut masquer le néant des idéaux face à une réalité atroce et tragique. La réalité est à la fois effrayante, douteuse, énigmatique, équivoque, suspecte.

Donc « conserver sa belle humeur », dans cette situation, étant engagé dans cette ténébreuse affaire, ce n'est pas un tout petit tour de force, c'est de l'ordre de l'art suprême, de **l'art de vivre**. Vivre devant la catastrophe que représente le nihilisme, l'effondrement des valeurs, de leur fondement ontologique, transcendant et n'avoir pas d'angoisse, de désespoir, de rancune, de ressentiment, « ce n'est pas une mince affaire ».

Vivre lorsqu'il n'y a ni vrai ni bien ni progrès ni avenir, vivre sans être affecté négativement, vivre toute son existence devant la catastrophe que représente le nihilisme – l'effondrement de toutes les valeurs –, cela

réclame un grand courage. Le nihilisme est une déclaration de principe générale sur l'entreprise de vivre. Tout l'être humain est concerné.

Ce n'est pas une mince affaire que de vivre sans désespoir, sans chercher à se dérober, sans se désoler de ce que la vie n'ait pas de sens. Pour Nietzsche, les sages ont fui en quelque sorte tout cela soit en fabriquant des idoles, des idéaux, soit en sombrant dans le désespoir. Nietzsche cite Socrate¹³ « Vivre – cela signifie une longue maladie ». Le plus simple est de mourir au plus tôt. Si l'on ne meurt pas rapidement, on médite alors sur la mort et l'on s'y prépare en ayant une attitude négative face à la vie, c'est-à-dire en niant tout ce qui est de l'ordre du sensible, cause de nos souffrances.

Ainsi, les plus grands sages, devant le tragique de la vie sont tombés dans le pessimisme, le désespoir, le découragement. Ils ont alors choisi l'idéalisme pour se protéger du nihilisme.

La belle humeur donne un sens à la vie. Elle valorise tout ce qui peut être fait dans la réalité. Elle est la **valeur ultime de la vie**, de la réflexion philosophique, de la pensée, de toute activité. La valeur ultime, ce n'est pas la paix de l'âme, la résignation, la soumission au destin ; ce n'est pas la vérité, le bien, ni le devoir kantien. La belle humeur est une certaine manière de caractériser l'affirmation de la réalité que Nietzsche appelle le dionysiaque.

3.3 L'EXUBÉRANCE

« Rien ne réussit lorsque fait défaut l'exubérance. Ce qui prouve la force, c'est le trop-plein de force. – »

Nietzsche, dans ces deux phrases énigmatiques, réfléchit sur **l'excès**. En effet, le problème de l'homme n'est pas de se maintenir à un même niveau. Ce n'est pas non plus de s'adapter à son environnement comme le soutient l'idéologie d'inspiration darwinienne : s'adapter, c'est se soumettre aux lois du réel et de l'évolution, pour se conserver ; la loi de la sélection naturelle a pouvoir de vie et de mort.

Pour Nietzsche, cela n'est pas satisfaisant. C'est le faible qui suit une loi extérieure à lui. Le fort, lui, est actif, il s'empare de la réalité, il la domine, il la transforme, lui impose sa volonté au lieu de s'adapter, en y employant toute sa force. Pour caractériser cette force Nietzsche utilise le verbe « créer ». Créer, c'est produire quelque chose de plus que ce qui est donné et le dominer. Face à une réalité problématique et effrayante, il ne s'agit pas de courber le dos pour se conserver mais bien de créer, de

¹³ Op. cit., « Le problème de Socrate », chap. 2, p. 15.

l'emporter. Il faut acquérir plus de puissance, avoir une volonté de puissance. Vouloir plus de puissance, Nietzsche appelle cette action **l'affirmation**, d'où l'importance de la croissance, de la fécondité et de l'exubérance.

L'exubérance, c'est le trop-plein de force. La belle humeur est exubérance. La belle humeur ne fait pas donnant-donnant avec la réalité, ce n'est pas un équilibre avec ce que nous devons affronter.

L'exubérance, c'est un surplus de force nécessaire à la satisfaction des pulsions en général ou à la prise de pouvoir d'une pulsion principale sur les autres pulsions, la réalité.

Il ne suffit donc pas de s'adapter. Il faut vouloir plus de puissance, la croissance.

Dans le § 2 de *L'Antéchrist*, Nietzsche répond à quelques interrogations.

« Qu'est-ce qui est bon ? – Tout ce qui élève en l'homme le sentiment de la puissance, la volonté de puissance, la puissance même. »¹⁴

La volonté de puissance, c'est celle d'augmenter, de croître, pour les affects, et pour l'être humain de vouloir plus.

Nietzsche – dans ce même paragraphe qui se présente comme une sorte de petit « catéchisme » –, poursuit :

« Qu'est-ce qui est mauvais ? – Tout ce qui provient de la faiblesse. Qu'est-ce que le bonheur ? – Le sentiment que la force *croît*, – qu'une résistance est surmontée. »¹⁵

En choisissant les verbes « croître » et « surmonter », Nietzsche indique qu'il ne s'agit pas de s'adapter. Au contraire, le principe même de la vie c'est la croissance, la volonté de puissance. Les affects, les pulsions, les centres de la volonté veulent le dépassement. **Vivre, ce n'est pas se conserver en l'état, c'est se dépasser.** Le psychisme ne vise pas la paix mais la volonté de puissance de tous ses instincts.

Toutes les pulsions sont structurées par la volonté de s'accroître afin de dominer les autres affects. Cette augmentation de la force des pulsions, Nietzsche l'appelle le bonheur, la belle humeur. Le bonheur n'est pas une paix, une absence de tensions, une neutralisation des conflits. Ce bonheur-là n'est qu'une faiblesse : un renoncement. On s'adapte alors pour viser une paix qui est absence de contradictions. Voilà en quoi consiste la faiblesse.

Dans l'alinéa suivant, Nietzsche y insiste :

« *Non pas* la satisfaction, mais davantage de puissance ; *non pas* la paix en elle-même, mais la guerre ; *non pas* la vertu mais l'étoffe (vertu dans le style de la Renaissance, la *virtù*, la vertu exempte de moraline).

¹⁴ *L'Antéchrist*, trad. É. Blondel, éd. GF Flammarion, Paris 1996, § 2, p. 46

¹⁵ *Ibid.*

Les faibles et les ratés doivent périr : premier principe de *notre* philanthropie. Et on doit même encore les y aider. »¹⁶

L'**éttoffe**, c'est une certaine forme de **force**, c'est une **capacité**, une **aptitude**. "Avoir de l'éttoffe", c'est avoir beaucoup de **ressources extérieures**. Nietzsche cite le mot italien de *virtù*. Il fait allusion à Machiavel pour qui la *virtu* représente à la fois la force, le courage, la vaillance. En latin *virtus* exprime aussi le **courage viril** de s'affirmer, « la vertu exempte de moraline ». La moraline est un produit toxique. La vertu, donc, sans un poison moral qui lui serait subrepticement mélangé.

Rien ne réussit sans exubérance. Pour atteindre la fécondité, il faut une profusion de forces. Cette surabondance, ce trop-plein, cette dé-mesure, cet excès, Nietzsche l'appelle parfois **Grâce**.

IV. DEUXIÈME POINT : RÉÉVALUATION DES VALEURS

« Une *réévaluation de toutes les valeurs*, ce point d'interrogation si noir, si énorme qu'il fait de l'ombre à celui-là même qui le pose, – une tâche aussi fatale oblige sans cesse à se précipiter au soleil, à se défaire d'un sérieux devenu pesant, trop pesant. Pour cela, tout moyen est bon, tout « heur » est un bonheur. »

4.1 LA RÉÉVALUATION DES VALEURS

Il s'agit ici, selon l'expression allemande *Umwertung aller Werte*, de **réévaluer en retournant la réévaluation**. Il faut changer d'évaluation en **bouleversant l'orientation** des valeurs. C'est comme **déménager**, changer de logis ou bien encore **changer de vêtement**. Cela peut également prendre le sens de **renverser en bouleversant** : on met le bien à la place du mal dans **l'échelle établie par la civilisation occidentale**. Il s'agit donc d'une **transvaluation des valeurs**. Cette transvaluation permet une rupture, un **nouveau départ**.

C'est toute la profondeur abyssale de la réalité pulsionnelle de l'existence humaine qui est ici concernée. Elle concerne la vie. Depuis presque trois millénaires, depuis Socrate, nous vivons selon un certain système de valeurs et il s'effondre. Il n'en reste plus rien, le nihilisme apparaît avec la mort de Dieu, de nos certitudes et de nos repères ; nos points d'appuis s'effondrent.

Dans le *Gai Savoir* [§ 125] Nietzsche traite de la mort de Dieu et de l'insensé¹⁷.

¹⁶ *Ibid.*

Nietzsche montre que si l'on ne fait que des aménagements, que si l'on escamote Dieu purement et simplement (attitude des libres penseurs, des athées), cela ne suffit pas. David Strauss [*Première intempestive*] en est un exemple. En effet, cela n'a aucune efficacité de rejeter Dieu, de se proclamer athée, si on continue à agir comme un croyant, quelle que soit la nature de ce qui remplace Dieu. On peut lui substituer des impératifs moraux (Kant) et garder la croyance en l'immortalité de l'âme. Dieu est mort, encore faut-il traquer **ses ombres**, comme l'indique le § 108 du *Gai Savoir*. « Que sont donc encore ces églises si ce ne sont pas les tombeaux et les caveaux de Dieu ? »¹⁸

Aussi la *réévaluation de toutes les valeurs* est-elle une affaire sérieuse et énorme. C'est un enjeu absolument radical et vital : on ne réévalue pas tout simplement. Il ne s'agit pas de faire un tri sélectif entre les valeurs, d'en laisser tomber certaines et d'en garder d'autres. En effet, la plupart des valeurs qui gouvernent le monde moderne ne sont que de **nouvelles formes d'idéaux anciens**. Ainsi les idoles persistent-elles.

Nietzsche, quant à lui, ne se contente pas de pourchasser le christianisme, le platonisme, le socratisme, la morale occidentale. Il traque les idéaux anciens qui ont réapparu sous la forme de ce qu'il appelle **les idées modernes**. Il est l'adversaire des ersatz, ces substituts de valeurs qui succèdent à Dieu. Ici, il n'utilise pas l'expression d'idées modernes mais il parle d'**idoles temporaires**. Il s'en prend à elles en tant qu'**intempestif**, c'est-à-dire en dehors du temps.

Il s'agit donc d'une révolution radicale. Le nihilisme doit être total : sans repères, sans point de référence. Non seulement il faut supprimer Dieu mais aussi les idéaux politiques (que Nietzsche appelle dans son vocable le « socialisme »), les idéaux moraux, esthétiques, etc. Nietzsche pourchasse dans tous les domaines et jusqu'au bout **les idées modernes**.

Un philosophe doit être en dehors de son temps. Il ne le serait pas s'il était adapté, il est un intempestif avant tout, ni "à la page", encore moins "à la mode". Il est à côté, questionneur critique des solutions et des questions qui les engendrent. L'expression **considérations intempestives** signifie **considérations démodées**, "ringardes". Nietzsche ne se laisse pas surprendre par les idées modernes. Il conteste l'idéologie esthétique ou politique que répandent certains romanciers modernes comme Zola, les Goncourt, Eliot, George Sand, etc. ou encore les utilitaristes.

¹⁷ Le *Gai Savoir*, trad. P. Wotling, éd. GF Flammarion, Paris 2000, troisième livre, *Le dément*, § 125, pp. 176 à 178.

¹⁸ Op. cit., p. 178.

4.2 « CE POINT D'INTERROGATION SI NOIR, SI ÉNORME »

L'intempestivité signifie la radicalité du nihilisme de Nietzsche qui transvalue toutes les valeurs. Cela constitue un point d'interrogation noir et énorme. C'est l'obscurité, on ne voit plus rien¹⁹. S'il n'y a plus de soleil, nous dérivons, nous flottons, il n'y a plus haut ni bas. Il n'y a plus ni vrai ni faux, ni bien ni mal. Il ne peut donc y avoir même de révolution. On n'établira jamais de société sans classe, une démocratie. Les idées de progrès, d'homme n'apparaissent plus. Seul subsiste un point d'interrogation, énorme. Énorme signifie, en allemand, "monstrueux". Socrate, par exemple, est considéré comme un monstre. Cette grandeur démesurée fait horreur.

Ce point d'interrogation « fait de l'ombre à celui-là même qui le pose ». Cette contestation de toutes les valeurs n'est pas un jeu intellectuel. Celui qui la conduit d'une manière nihiliste (*réévaluation*) se conteste lui-même, son existence tout entière. C'est « une tâche aussi fatale (qui) oblige à se précipiter au soleil ».

Nietzsche, plongé dans l'ombre « ce point noir si sombre » éprouve l'urgence de retrouver la lumière « se précipiter au soleil ». C'est une allusion à Platon, au mythe de la caverne²⁰. Chez Platon, la lumière délivre des illusions des ombres, elle est source de vie. Le soleil fait apercevoir la vérité des Idées. Pour Nietzsche, la lumière est le soleil qui éclaire la réalité sensible, et il dispense aussi de la chaleur à la vie, il est source d'énergie du vivant qui s'est donné « une tâche aussi fatale ».

Le jeu d'ombre entre la lumière et l'obscurité est particulièrement prégnant puisqu'il apparaît dans le titre même *Crépuscule (des idoles)*. Le crépuscule, c'est la tombée de la nuit, on ne voit plus rien. Nietzsche cherche une nouvelle aurore, et la lente apparition du soleil :

« Le monde vrai, inaccessible, indémontrable, impossible à promettre, mais du seul fait qu'on le pense, consolation, obligation, impératif.
(Le soleil antique dans le fond, mais traversant la brume et le scepticisme ; l'idée devenue sublime, blême, nordique, königsbergienne.) »²¹

Et le soleil va se lever²².

§ 5 : « [...] (Grand jour ; petit-déjeuner ; retour du *bon sens* et de la belle humeur ; le rouge de la honte au front de Platon ; tapage du diable chez les esprits libres.) »

¹⁹ Cf. le § 125 du *Gai Savoir* : « ce dément qui, dans la clarté de midi alluma une lanterne », op. cit. p. 176 et p. 177.

²⁰ *République* VII, début : 514a sq.

²¹ *Crépuscule des idoles*, « Comment le "monde vrai" a fini par devenir fable », § 3, trad. É. Blondel, éd. Hatier, p. 30.

²² *Ibid.* §§ 5 et 6.

§ 6 : « [...] (Midi ; moment de l'ombre la plus courte ; fin de la plus grande erreur ; zénith de l'humanité ; INCIPIT ZARATHUSTRA.) »²³

Midi, c'est l'heure où il y a le moins d'abstractions, d'idéaux, d'idées platoniciennes, de raisons abstraites, où il y a le moins d'idéalisme. Le soleil désigne ici les nouvelles valeurs auxquelles on cherche à parvenir.

Pour l'instant, ce qui est donné, c'est le crépuscule des idoles, des idéaux. On approche de la nuit, il n'y a pas de repère, de visions, de certitude. Il n'y a aucune illumination. Nietzsche fait allusion à Platon, mais aussi à la philosophie des Lumières.

4.3 « SE PRÉCIPITER AU SOLEIL ET SE DÉFAIRE D'UN SÉRIEUX DEVENU TROP PESANT »

Il s'agit ici de se débarrasser de l'ombre des idoles et de leur poids.

« Pour cela, tout moyen est bon, tout "heur" est un bonheur. »²⁴. Rien d'autre ne compte que cette liberté. La belle humeur doit être atteinte. La réévaluation des valeurs doit se produire dans le sens de la belle humeur. La belle humeur est de l'ordre des affects. La belle humeur ne relève pas de l'intellect, de l'entendement pur, de l'esprit. Ce n'est pas un état du psychisme mais du corps et du cœur. Et, pour arriver à la belle humeur, tout hasard est bon. **Le bon hasard est la forme la plus innocente de la réalité favorable.**

Il ne s'agit pas de logique, d'effort. Le bonheur n'est pas un acquis résultant d'une application laborieuse pour accéder à la paix de l'âme. La réalité est innocente. Elle propose des instants de hasard heureux qui constituent le bonheur.

²³ *Ibid.* p. 31.

²⁴ Préface, op. cit. p. 6.

V. TROISIÈME POINT : LA GUERRE

5.1 LA GUERRE

« Et d'abord la *guerre*. La guerre a toujours été le grand expédient avisé des esprits trop enfermés dans leur fort intérieur, devenus trop profonds ; la blessure même peut donner encore la force de se guérir. Une maxime, dont je tairai l'origine à la curiosité des cuistres, est depuis longtemps ma devise : *Increscunt animi, virescit volnere virtus.* »

La maxime signifie : « La blessure fortifie l'âme et revigore le courage »²⁵

Le premier moyen pour acquérir la belle humeur est, paradoxalement, la guerre. Cette affirmation est à sens multiples.

La guerre signifie tout d'abord le fond de la réalité des choses. Nietzsche fait allusion à la guerre de Troie. **La réalité des choses est inéluctablement conflictuelle.** La guerre est une lutte, un sport, une rivalité telle qu'évoquée par Homère. Cela renvoie à l'**agôn** grec, au concours de lutte, de joute (oratoire mais surtout physique). La guerre est un cheminement vers la maîtrise de soi, un exercice d'exubérance, l'acquisition d'un surplus de force. La guerre, c'est un événement qui demande de se surpasser. Dans la guerre agônale, de rivalité, le but n'est pas tant de vaincre que de s'affronter pour se surmonter soi-même en montrant sa supériorité sur l'adversaire.

La guerre signifie ainsi le principe de toute chose.

Héraclite a déclaré : la guerre est le père de toute chose. (en grec, "guerre" est masculin). Les choses sont en conflit, il faut admettre que la réalité est ainsi conflictuelle.

La réalité est fondamentalement conflictuelle en nous et en dehors de nous. Ainsi, dans le psychisme, il y a une guerre permanente entre les affects. Entre les individus, c'est également la guerre. L'amour, dans sa réalité ultime, c'est la guerre absolue entre les sexes [cf. *Ecce homo*, « Pourquoi je suis si sage », § 7]

La guerre est donc une façon de se surmonter, d'atteindre la belle humeur, d'utiliser son agressivité pour aller plus loin.

La guerre est menée contre le nihilisme et **contre la morale, qui défend des idéaux qui ne sont rien.**

²⁵ Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, 18, 11, 4.

Nietzsche se fonde donc sur la guerre comme moyen, « le grand expédient avisé », pour atteindre la belle humeur, la conserver, pour se dépasser soi-même en attaquant l'adversaire.

Les textes de Nietzsche ne sont pas des démonstrations, ce sont surtout des **pamphlets**, des textes polémiques. La *Généalogie de la morale*, par exemple, a comme sous-titre : « Pamphlet », ou « texte polémique ». Il s'agit d'attaques, de luttes. Ce thème du combat se trouve également dans « Maximes et pointes » qui ouvre *Crépuscule des idoles* (en particulier § 8). Dans ce même ouvrage « Raids d'un intempestif » est une attaque au cas par cas des symboles concrétisés par des écrivains – depuis Sénèque jusqu'à Zola en passant par Renan, Sainte-Beuve, G. Eliot, George Sand, Rousseau, etc. –, des titres d'œuvres – par exemple *L'imitation de Jésus-Christ* – ou des thèmes, tout ce qui constitue « Mes intolérances », comme l'explique le sous-titre²⁶. Nous avons là une série de moqueries, d'invectives, d'attaques plus ou moins personnelles et parfois des coups bas.

On peut citer, par exemple, Renan [§ 2]. Renan, libre penseur, était croyant, professeur d'hébreu au Collège de France. Napoléon III l'a destitué de sa chaire à cause de ses prises de positions peu orthodoxes (« *Jésus, cet homme incomparable* ») et modernistes. Renan, s'il a jeté son habit ecclésiastique, a cependant gardé une mentalité chrétienne. Il parle de l'évangile des humbles, du progrès par la science. Nietzsche écrit à son sujet :

« [...] À quoi bon tout esprit libre, toute modernité, toute ironie et toute souplesse de torcol (oiseau à cou flexible, image de la servilité) si l'on est resté, par toutes ses tripes, chrétien, catholique et même prêtre ! L'inventivité de Renan, à l'instar d'un jésuite et d'un confesseur, tient à la séduction ; l'intelligence étale chez lui le large sourire papelard du calotin – comme tous les prêtres, il ne devient dangereux qu'à partir du moment où il aime. »²⁷

Le pamphlet de Nietzsche s'étend à tous les domaines : l'égoïsme, la morale de la décadence, les médecins, le suicide, la liberté, les idées démocratiques, la modernité, la question ouvrière, etc.

Ces raids montrent bien que « la guerre a toujours été le grand expédient avisé des esprits trop enfermés dans leur fort intérieur, devenus trop profonds ».

La guerre est donc une façon d'extérioriser la violence que l'on porte en soi. Au lieu de se torturer soi-même, il vaut mieux extérioriser son agressivité. Il n'y a pas de pires ennemis que les hommes renfermés. Il n'y a pas plus mauvais, violent et criminel que l'agressivité rentrée du faible. Nietzsche combat pour l'extériorisation de l'intimité, de l'intériorité, de l'agressivité. Nietzsche exprime ses regrets quand il considère Pascal, l'homme blessé, torturé, détruit par le christianisme, et les chrétiens en

²⁶ Op. cit. pp. 68 à 123.

²⁷ *Ibid.* p. 69.

général victimes de la discipline qui leur est imposée et qui s'oppose à l'extériorisation de l'agressivité.

5.2 LA BLESSURE

Mais la **blessure peut donner la force de guérir**.

Dans « Maximes et pointes », Nietzsche écrit :

« Appris à l'École de guerre de la vie. – Ce qui ne me tue pas me rend plus fort. »²⁸. En surmontant les obstacles, on se surmonte soi-même, on gagne en puissance.

La blessure peut avoir un double effet :

– **ou bien** la blessure provoque une **fermeture sur soi-même**, on se lamente alors sur son sort, sur la méchanceté du monde, on déplore toutes les atteintes que l'on subit ;

– **ou bien on surmonte** ses souffrances (et c'est ce que Nietzsche clame) et on débouche sur la belle humeur, l'exubérance, le surplus de force, la volonté d'acquérir encore plus de puissance.

Se guérir, c'est surmonter la maladie. Il vaut mieux être capable de dépasser la maladie que ne pas être malade. Il y a **plus de santé dans l'affrontement d'une maladie**, d'une blessure, que dans la simple santé où l'homme est indemne de coups, d'attaques microbiennes, ce qui n'est presque jamais le cas et tient du *mythe* de la santé.

« La blessure fortifie l'âme et revigore le courage » dit la maxime citée par Aulu-Gelle et reprise par Nietzsche. On devient plus viril, plus fort grâce à une blessure. Les esprits s'accroissent, deviennent plus vigoureux. Le courage refléurit, on devient plus viril.

La blessure, c'est ce qui suscite une résistance dans tous les domaines. Nietzsche s'intéresse surtout au plan médical, physiologique, corporel. Il fait allusion à la vaccination dont on parlait beaucoup à son époque, en évoquant les agents pathogènes, les causes des maladies. La vaccination a pour but, en inoculant une infime quantité de microbes (bactéries, virus, etc.), de stimuler les défenses immunitaires qui seront ainsi plus aptes à résister à une attaque massive du même microbe. Louis Pasteur, à cette époque (1881), expérimentait des vaccins.

Nietzsche joue sur le tableau moral et le tableau psychique. Recevoir un coup, c'est l'occasion de devenir plus fort. Se faire injecter un microbe, c'est une façon de développer son immunité. **On ne peut pas séparer santé et maladie, sain et malsain, fort et faible**. Le fort, c'est celui qui surmonte la maladie et non pas celui qui n'en a jamais été atteint.

²⁸ Op. cit. § 8, p. 9.

Nietzsche cultive aussi l'idée de « la grande santé » dont il est question en particulier dans le *Gai Savoir*.

On retrouve ce thème de la maladie à surmonter ou de tomber dans la décadence (pas d'autre alternative), chez Thomas Mann, grand admirateur de Nietzsche. Son roman *La montagne magique* (1924) est une réflexion sur **le rôle de la maladie dans l'existence humaine**. Ce thème est déjà présent dans un de ses précédents ouvrages *Mort à Venise* (1912).

DEUXIÈME ALINÉA

« Un autre traitement, que je trouve plus souhaitable encore en certains cas, consiste à *ausculter les idoles*... Il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde : c'est ma manière à moi de regarder le monde d'un « mauvais œil », c'est aussi ma façon d'être une « *oreille malveillante* »... Lui poser, comme ça, des questions avec mon *marteau* et entendre éventuellement en réponse ce fameux son creux qui signale des entrailles ballonnées – quelles délices pour qui possède une seconde paire d'oreilles, – pour moi, vieux psychologue et attrapeurs de rats, qui *contrains* à parler *tout haut* cela même qui voudrait bien rester coi... »

VI. PREMIER POINT : AUSCULTER

6.1 L'AUSCULTATION DES IDOLES

Au départ, il convient de souligner deux mots.

Le nom « traitement » a un sens **médical**, ainsi que le verbe « ausculter ». Il s'agit de trouver une façon d'organiser son **corps**, sa santé, sa belle humeur. La belle humeur n'est pas simplement un phénomène psychique ou spirituel, c'est un état du corps, un état de force. On est donc dans le domaine médical.

Ausculter les idoles renvoie au crépuscule.

En auscultant, Nietzsche se pose en médecin. L'auscultation se pratique en deux gestes médicaux : **frapper avec un marteau** et **entendre le son qui en résulte**.

Laennec (1781-1826) avait inventé le stéthoscope pour écouter la respiration à l'intérieur des poumons en vue de détecter d'éventuelles pathologies respiratoires, en particulier la tuberculose. Les signes sonores indiquent le mal interne.

L'auscultation est une perception sonore, depuis l'extérieur, des signes sonores des maladies des poumons, des phénomènes de dysfonctionnement respiratoire. Le stéthoscope est une sorte d'amplificateur de bruits provoqués par l'inspiration et l'expiration. Il y a toute une gamme de signes sonores qui vont du son mat au son clair, des sibilances aux encombrements.

La **méthode de la percussion**, inventée en 1840 par un médecin allemand, permet l'examen interne des tissus et du corps humain. On ne se cantonne pas seulement aux poumons. Le marteau de percussion, qui teste les réflexes, sert à appliquer cette méthode de la percussion.

Grâce à la percussion, le médecin peut écouter le son que rend le corps, à l'endroit où il frappe, que ce soit un organe creux, une partie du

squelette ou un tissu musculaire. Les **bruits** entendus sont des **symptômes**. Cette méthode de détection fait partie de la nosographie, c'est-à-dire de la description des maladies.

Mais il y a davantage : en écoutant un bruit qui devient un son significatif, on **entre dans le domaine physique et matériel de la musique**.

Dans le troisième alinéa de cette Préface, Nietzsche parle de la **musique**. Il écrit : « en ce qui concerne l'auscultation des idoles, ce ne sont pas cette fois des idoles temporaires, mais des idoles *éternelles* qu'on touche ici du marteau comme on le fait avec un diapason ».

Le diapason donne le "la" fondamental qui permet d'accorder les instruments d'un orchestre entre eux. Le "la" est un étalon de mesure.

Dans le domaine médical, on écoute, en quelque sorte, la musique du corps. Le corps est un instrument sonore comme la caisse de résonance d'un instrument de musique. La nature du bruit qu'il rend lors de l'auscultation dénonce la matière dont il est fait. Les sons renseignent le médecin sur l'état du corps. Il y a des sons creux, caverneux, des sons graves ou aigus, des sons sifflants ou haletés. La matité est la caractéristique sonore d'un corps plein.

Nietzsche ici se pose en médecin pour ausculter les idoles (les idéaux). Il les examine comme on procède dans un milieu physique. Les idéaux sont donc référés au corps qui en est à l'origine. Il y a un rapport qui peut être symbolisé par l'auscultation.

Cela concerne donc les idéaux, mais aussi la musique, par exemple celle de Wagner. La musique de Wagner est une **musique de malade**, faite pour des malades. Cette musique signale la lassitude, la décadence, le besoin d'extase, de narcotique.

6.2 IL Y A PLUS D'IDOLES QUE DE RÉALITÉS DANS LE MONDE

Nietzsche signifie par là que ce qui domine le monde, c'est l'idéalisme. La domination de l'idéal est générale, universelle et, à ce titre, catastrophique. On est gouverné par une sorte de maladie. On vit d'idées beaucoup plus que de réalités. On est dans le refus de la réalité, et donc nihiliste. Le monde nihiliste a substitué les idéaux à la réalité. La morale domine partout.

Les idoles sont auscultées pour qu'elles répondent aux questions. On pose des questions pour susciter des réponses. Les idoles sont muettes, que sont-elles, d'où viennent-elles ? Le jeu des questions-réponses est conduit comme une **analyse généalogique**. Si on interroge les idoles, on peut

entendre leur message et l'explicitier. Le questionnement porte alors sur ce que les idoles disent ou ne disent pas, sur ce qu'elles cachent, jusqu'à les contraindre à leur faire dire ce qu'elles voudraient taire.

On a donc une interrogation sur ce qui est caché : c'est une **enquête généalogique**, un questionnement sur l'origine. On remonte depuis les énoncés idéaux audibles et évidents jusqu'à l'origine cachée, jusqu'aux pulsions du corps qui s'y expriment. La métaphore musicale et médicale de l'auscultation revient à passer de l'évident au caché, d'un premier plan à un arrière-plan qui est celui du corps – des affects, des pulsions –, qui est figuré par le fameux « son creux qui signale des entrailles ballonnées ». L'auscultation est l'exploration de ce qui est caché. Le médecin, le généalogiste, le psychologue savent ce qu'il en est de l'affectif, des pulsions, des intérêts, de la volonté de puissance qui sont à l'origine des idéaux.

La domination de la morale est un mauvais signe. Cela signifie qu'il y a plus d'idéal que de réalité dans l'existence humaine. Aussi Nietzsche dit-il qu'il a sa manière à lui de regarder le monde d'un « mauvais œil », qu'il est une « *oreille malveillante* ».

La métaphore de l'auscultation montre qu'il existe une manière de faire parler ce qui est caché. La philosophie platonicienne et occidentale sont basées sur le sens de **la vision**, le visuel et la visibilité, on privilégie ici le sens de **l'ouïe** : l'audition, l'auscultation.

La métaphorique de la vision a plusieurs notions. L'évidence, ce qui est évident, c'est ce que l'on voit. La contemplation, la *théoria* qui vient du verbe grec θεωρεω, dérivé de οραω, voir. Les opérations de l'esprit renvoient aussi à la vision : on parle d'intuition. Le verbe latin *intueri* signifie « regarder attentivement ». Les lumières, en philosophie, c'est la mise au jour de ce qui était dans l'obscurité intérieure. On fait voir, on met en évidence. Or cet acte est superficiel : on ne voit que ce qui est présent. Le regard se perd dans l'obscurité de l'intérieur. L'audition (qui fait parler l'intérieur) doit donc compléter le regard (qui ne voit que ce qu'on lui montre) par exemple les grands sages qu'on découvre chancelants.

L'ouïe est la faculté qui se substitue à la vision puisqu'on ne peut pas voir le dedans. On entend ce qui est éloigné, caché, ce qui se travestit ou se masque. Il faut deviner l'objet que l'on cherche à saisir car il est distant, opaque, mystérieux.

6.3 REGARDER LE MONDE D'UN « MAUVAIS ŒIL », ÊTRE UNE « OREILLE MALVEILLANTE »

Regarder le monde d'un « mauvais œil », c'est le considérer d'un air soupçonneux. On se méfie du monde. Nietzsche suspecte le monde en tant

qu'ensemble d'idéaux. Il est l'homme du soupçon, de la méfiance. Il jette un regard critique sur les idéaux de son temps, sur la morale occidentale.

Il est une « *oreille malveillante* ». Derrière le vacarme immédiat, il entend autre chose qui est la révélation d'un arrière-son. Il y a une différence fondamentale entre l'objet présent, connu, vu et le même objet à distance, caché, entendu. La démarche du psychologue, du généalogiste, consiste à faire remonter ce qui est dans les profondeurs. La généalogie est la recherche de ce qui est caché, qu'on ne peut connaître avec certitude. C'est le dévoilement de ce qui n'est pas donné à voir. La généalogie, en général, est la remontée d'une lignée qui descend du père. La paternité n'est pas une évidence, elle est présumée. La généalogie est une façon de rendre connaissable ce qui ne l'est pas par le moyen de la vue.

On est en présence d'un texte crypté, de même que le rêve délivre un contenu latent caché derrière le manifeste. On écoute ce que l'on pourrait appeler les arrière-sons que masque la mélodie. Il faut donc posséder « une seconde paire d'oreilles » comme Nietzsche l'écrit plus bas. Le psychologue Nietzsche est aussi mélomane, il dégage, sous les sons récurrents du phrasé mélodique, les sons moins percutants qui le soutiennent. L'image du **diapason** renvoie aux **harmoniques**.

Les harmoniques sont les sons engendrés par d'autres sons. Une harmonique est un son qui résulte d'accord de plusieurs notes émises ensemble. Il est différent des notes jouées successivement. L'harmonie est la relation entre la mélodie et les accords. L'accord est un son composite résultant de l'émission simultanée de plusieurs sons situés à des hauteurs différentes.

Nietzsche, donc, le psychologue, l'attrapeur de rats, comme il se présentera plus loin, cherche à saisir quelque chose qui est à la fois donné et caché. Il résonne en son ensemble si on le provoque. Il y a plusieurs niveaux d'audition, dont un plus fin qui correspond à la seconde paire d'oreilles.

Cette écoute ressemble à celle du psychanalyste. Le psychanalyste entend ce que dit le patient mais aussi ce qui s'énonce d'une façon cryptée derrière ses paroles.

6.4 QUESTIONNER AVEC UN MARTEAU

Que signifie la métaphore du **marteau** ? Nietzsche souligne ici le terme de marteau (en italique dans le texte). Il lui donne une importance particulière puisqu'il apparaît dans le sous-titre de *Crépuscule des idoles* : « (ou comment on philosophe avec un marteau) ».

Le marteau ne sert pas exclusivement à détruire, à casser. Ici, c'est le médecin Nietzsche qui parle de l'usage médical de cet instrument. Le marteau sert à **poser des questions**. Il utilise symboliquement la percussion des idoles pour interroger le corps sur son état. Poser des questions avec le marteau, c'est frapper pour entendre en réponse le son particulier qu'émet le corps. Le marteau est un marteau d'**auscultation**.

Le terme ausculter signifie écouter, surprendre, écouter par surprise, de façon rusée. On surprend les idoles, on leur fait dire ce qu'elles n'ont pas l'intention de dire. On **surprend** ce qui ne se dit pas spontanément. Il faut poser des questions par l'intermédiaire du marteau pour « entendre éventuellement en réponse ce fameux son creux ». Les idoles parlent, elles font parler le corps, elles sont les symptômes révélateurs de l'état de ce qui est une définition métaphorique plurivoque de la généalogie. Le corps que l'on interroge s'exprime d'une façon cachée, travestie, négative dans les idoles qu'il façonne. D'où l'importance de l'interrogation des idoles pour connaître les pulsions, les affects. L'homme s'abrite derrière le grand vacarme des idéaux, le boum boum [*Bum Bum* en allemand] de la morale comme le décrit Nietzsche dans le *Gai Savoir* [§ 359] et *Nietzsche contre Wagner*. La morale fait grand bruit. Ce flonflon moralisateur masque une activité beaucoup plus discrète et silencieuse correspondant au dysfonctionnement du corps que la généalogie doit révéler.

Le jeu des questions-réponses évoque le **dialogue socratique**. Pour Socrate, cet échange de questions et de réponses est la définition de la pensée (*Théétète*). C'est un entretien de l'âme avec elle-même. Nietzsche, lui, pose des questions qui apportent des réponses d'ordre physiologique et pas simplement intellectuel, idéaliste.

La **psychanalyse** questionne peu ou pas, mais entend un discours derrière celui qui est prononcé. Elle interprète même les silences. Une écoute subtile révèle un sens cohérent à une expression verbale qui ne l'est pas forcément. De là l'image de l'attrapeur de rats, celui qui fait sortir ces animaux de leur cachette.

6.5 LE SON CREUX QUI SIGNALE DES ENTRAILLES BALLONNÉES

La métaphore gastro-entérologique est fréquente chez Nietzsche. Il faut prendre, avaler, éventuellement rejeter mais surtout ne pas garder trop longtemps. Il ne faut pas s'attarder dans une constipation. Nietzsche en profite pour critiquer les Allemands qui avalent tout sans discernement. C'est aussi la panphagie, cultivée de nos jours par les médias.

Nietzsche veut interroger les entrailles, ce qui est dedans. Les entrailles ballonnées sont un symptôme de l'aérophagie ou de la

malnutrition (on a le ventre “en peau de tambour”). Elles signalent donc une pathologie de l’ensemble du fonctionnement physiologique du corps. Quand le marteau rend un son creux, on est malade. La maladie est révélée par le vide, le néant, le rien. La réponse est donc le nihilisme.

On peut en conclure alors que :

- les idoles ont un corps malade ;
- plus le corps est vide, plus les idéaux sont creux et plus ils sont bruyants ;
- les sons ont une signification médicale mais aussi musicale. Les sons les plus forts sont les sons produits par une matière creuse qui fait fonction de caisse de résonance (par exemple le tambour). Le corps est comme un instrument de musique. Ce qui vaut pour les instruments de musique vaut aussi pour les idéaux.

« quelles délices pour qui possède une seconde paire d’oreilles, – ». C’est une anacoluthie, une rupture de construction. La phrase est interrompue. Nietzsche souligne ainsi la satisfaction de celui qui écoute et qui découvre plein de renseignements. Avoir réponse à ses questions : c’est un délice. C’est le plaisir du professionnel de l’écoute, du généalogiste, du médecin, qui ne s’en laissent pas conter.

C’est un délice pour qui possède **une seconde paire d’oreilles**. Cette expression courante en allemand, désigne quelqu’un qui sait détecter ce qui est implicite, le non-dit d’une phrase, la qualité d’un silence. En général, plus on bavarde, plus on cherche à dissimuler ce qu’on ne veut pas dire.

Ici, il s’agit d’écouter les idoles (les idéaux) qui se trouvent en arrière-plan, en arrière-son, et pour cela, il faut une deuxième paire d’oreilles. Cette nécessité est renforcée par l’accumulation des termes “oreille”, “écoute”, “auscultation”, “marteau”, “question”, “réponse”.

On retrouvera cette métaphore de l’oreille chez un disciple de Freud, Theodor Reik (1888-1969) dont un des livres s’intitule : *Listening with the third Ear, Écouter avec la troisième oreille* (1948). Le psychanalyste entend ce qui se dit à un deuxième niveau. Une écoute subtile permet de comprendre certaines expressions apparemment dépourvues de sens.

Nous recherchons donc ce qui s’entend du corps, de l’inconscient des affects **dans** les idéaux (les idoles). Quelles sont les structures affectives qui s’expriment dans les affirmations morales ? Freud cherche quel type de surmoi il faut pour parler ainsi. Qu’est-ce que le surmoi dit que le moi a laissé passer en première écoute ? La généalogie a une méthode similaire, une lecture sous forme d’écoute.

6.6 NIETZSCHE, L'ATTRAPPEUR DE RATS

Nietzsche se compare à l'attrapeur de rats. Il s'inspire d'une légende germanique de la fin du XIII^e siècle, reprise par Grimm : *L'attrapeur de rats de Hameln*. Hameln est une petite ville du nord de l'Allemagne. La ville était infestée par des rats. L'attrapeur de rats arrive comme un sauveur. Il joue de la flûte et les rats, envoûtés, sortent des égouts, des caves, de partout et suivent le jeune homme qui les entraîne jusqu'à la rivière (la Weser) où ils se noient. Les notables de la ville, très ingrats, refusent de payer au joueur de flûte les émoluments promis. Alors, il s'en va en jouant de la flûte, tous les enfants de Hameln à sa suite. On ne les reverra jamais.

L'attrapeur de rats, c'est celui qui sait. Les **rats représentent tout ce que l'on refuse**, ce qui est répugnant, détestable, infectieux, malade, morbide. En surface, tout est calme, propre, net et en dessous grouillent la vermine et la mauvaiseté. **Les rats sont le symbole de la saleté que l'on veut cacher**. [cf. le roman de Friedo Lampe, *Orage de septembre*. Cet auteur allemand présente le phénomène de rats qui sortent de temps en temps. Les nazis ont condamné le livre car ils pensaient que les rats, c'étaient eux.]

Ainsi, l'attrapeur de rats est à la fois **celui qui déchiffre le caché**, entend l'inaudible, (le pré-texte), l'inouïe **et qui contraint** ce qui veut se cacher, oppose une résistance, à parler tout haut, **à sortir**. Il contraint « à parler *tout haut* cela même qui voudrait bien rester coi... »

Nietzsche est un attrapeur de rats, dit-il, et il se qualifie aussi de « vieux psychologue ». Il est celui qui sonde les cœurs. Il devine, dans ce qui s'exprime, ce qui reste caché ou ce qui est dit d'une manière travestie.

Le « vieux psychologue » écoute ce qui se dit d'une façon dissimulée dans les idoles, c'est-à-dire les idéaux. **La généalogie est une façon de faire parler** ce qui ne veut pas se dire, ce qui se nie. On fait parler le corps dans les idéaux. Se tenir coi, c'est être silencieux, tranquille, ne pas remuer, pour ne pas se faire remarquer.

L'idéalisme est une façon de faire taire le corps et les affects. La morale s'oppose à l'expression du corps, elle l'oblige à se taire. Il faut donc provoquer le corps, le contraindre à parler tout haut. Voilà le travail du lecteur, de celui qui écoute, du généalogiste et du psychologue.

L'inconscient n'est pas seulement ce qui est inconnu mais ce qui **veut** le rester.

L'analyse généalogique va des idoles (intellectuelles) au fond pulsionnel (corporel). Cette méthode fait apparaître un fond pulsionnel qui se cache dans les idoles et ne veut pas dévoiler son contenu. Les idoles sont donc des masques, des travestissements, un embellissement aussi, une transfiguration, un déguisement qui transforme l'ignoble en idéal, le refusé en proclamation transcendée. Toute la saleté cachée, les idoles la transforment en beauté extérieure, en beaux sentiments, en paroles ronflantes, en boum-boum (*Bum Bum*) de la vertu. Aussi l'opération généalogique doit-elle employer la contrainte pour remettre tout cela en conformité avec la réalité.

Des analogies (anachroniques mais instinctives) s'établissent avec l'opération psychanalytique. Freud ne cesse de répéter que le patient ne veut pas guérir. Son souci principal, c'est de laisser caché et confiné au silence ce qui est à la source de ses difficultés psychiques et de ses souffrances. Le refoulé, c'est ce qui a été **repoussé dedans**, dans le non-dit. Les manœuvres pour maintenir le refoulement s'appellent les **mécanismes de défense**. La résistance, c'est la mauvaise volonté de la névrose pour empêcher ce qui se cache de sortir au jour. L'inconscient refuse de s'exprimer. La **réticence** consiste à cacher ce que l'on devrait dire, c'est un silence volontaire, acharné, même si cette attitude est inconsciente.

Nietzsche le psychologue emploie ce même type de vocabulaire : la contrainte, la nécessité. Il faut pousser quelque chose à sortir et à se dire **tout haut**, à ne pas rester « coi », silencieux, tranquille immobile. Il y a au-dedans de toute chose une grande violence, un remue-ménage, c'est comme une chaudière bouillonnante, dit Freud. (Cette dernière notation est une allusion aux sorcières de *Macbeth*). Cette violence est interne. Il faut se méfier, dit Nietzsche, des gens qui ne disent rien face à une offense alors qu'il faudrait rétorquer. Ce sont des dyspeptiques (en d'autres termes, ils sont atteints de troubles de la digestion, référence gastro-entérologique chère à Nietzsche). Leur silence est forcé. Il est le symptôme d'une violence contenue.

Ainsi, de nombreux textes de Nietzsche décrivent-il que, si l'on fouille sous cette paix extérieure, apparente, on découvre les rats, le bouillonnement de la violence, la guerre entre les pulsions et la recherche effrénée de la puissance.

TROISIÈME ALINÉA

Cet écrit, lui aussi – comme en témoigne son titre – est d’abord un délasserment, un coin de soleil, un écart de psychologue qui veut s’offrir quelque loisir. C’est peut-être aussi une nouvelle guerre. Et on y auscultera de nouvelles idoles... Ce petit écrit est une grande *déclaration de guerre* ; et en ce qui concerne l’auscultation des idoles, ce ne sont pas cette fois des idoles temporaires, mais des idoles *éternelles* qu’on touche ici du marteau comme on le fait avec un diapason, – il n’en est pas de plus antiques, de plus convaincues, de plus boursoufflées... Pas non plus de plus creuses... Ce qui ne les empêche pas d’être celles auxquelles on *croit le plus* ; au demeurant, notamment dans le cas de la plus célèbre d’entre elles, on se garde bien d’employer le mot d’idole...

Turin, le 30 septembre 1888,
le jour de l’achèvement du premier livre
de la *Réévaluation de toutes les valeurs*.

VII. PRÉSENTATION

Derrière ou par-dessus le discours de Nietzsche, il y a un texte où un ensemble de polémiques s’affrontent. Un certain nombre de termes ou d’éléments sont **en lutte**, en **rapport plurivoque** ou **conflictuel les uns avec les autres**. Nous avons là un texte polysémique et contrasté qui veut être à l’image de la guerre dont il est question, à l’instar de l’entreprise de Nietzsche, de sa recherche des pulsions par la méthode généalogique.

Ce texte est un condensé de ce qu’entreprend Nietzsche et montre la manière dont il va s’y prendre. Il s’agit de trouver ce projet à travers le jeu même de la polysémie. Le texte peut être un texte philosophique, même s’il n’utilise pas des raisonnements de type kantien par exemple.

7.1 LE DÉLASSEMENT PAR LA CRITIQUE DES GRANDS IDÉAUX

Le texte conserve le thème de **la belle humeur**. Il est aussi un délasserment. Le titre est d’abord un jeu de mots. Wagner avait composé un drame intitulé *Crépuscule des dieux*. Nietzsche substitue “idoles” à “dieux”. À noter : les deux titres ne comportent pas d’article. Ce jeu de mots contribue au délasserment. On parodie un monde divin. Nietzsche présente son livre comme un opéra-bouffe. Le style de Nietzsche fait penser à celui d’Offenbach. La musique comme la littérature prennent un aspect comique. Or il est question des dieux et de la guerre. On peut effectivement évoquer la sanglante et titanesque guerre de Troie sous la seule figure de la belle Hélène.

Ce contraste burlesque entre le divin et le trop humain a tous les aspects de la satire. Il juxtapose le plan théologique, épique, et le plan prosaïque. C'est un trait de la musique de l'époque de Nietzsche d'être satirique. Dans ce genre, Offenbach excelle. En littérature, ce contraste prend déjà son origine chez Homère, en particulier dans *l'Iliade* qui se présente comme le texte originel faisant intervenir les dieux. Dans *l'Iliade*, les dieux s'interposent dans les actions des hommes. Ces dieux ont eux-mêmes leurs histoires de famille et leurs aventures amoureuses. L'expression **rire homérique** (que l'on emploie encore de nos jours) évoque les débats amoureux d'Aphrodite et d'Arès. Le mari d'Aphrodite, Héphaïstos le boiteux, jette sur les amants pris en flagrant délit un filet métallique dont ils ne peuvent s'échapper. Héphaïstos convoque alors les autres dieux qui éclatent de rire devant ce spectacle.

Mais dans ce passage, derrière le comique, il y a le divin wagnérien. Ne nous y trompons pas, la satire est toujours là. Si Nietzsche a remplacé le mot "dieux" par celui d'"idoles", ce n'est pas pour ne pas plagier Wagner mais bien pour le piéger. *Crépuscule des idoles* est aussi le crépuscule des idoles allemandes, germaniques, occidentales, les idoles de l'époque de Nietzsche, celles de Wagner, avec l'antisémitisme et le nazisme en toile de fond. Nietzsche fait la critique du monde divin qui a disparu maintenant. Les personnages wagnériens sont des dieux apocryphes. Le dieu Baal est aussi une idée moderne. Nietzsche construit un délasserment sous la forme d'une critique caustique, sarcastique, il tourne en dérision les grands idéaux de l'Occident.

La critique de Nietzsche porte donc sur ces grands idéaux qui constituent la morale, incarnée dans la métaphysique dualiste de l'Occident qui sépare le spirituel du corporel c'est-à-dire le sensible, le physiologique.

Cette critique est un délasserment dans la mesure où on va se moquer du monde des dieux et des idéaux. C'est un moyen de conserver la belle humeur, bien que cette négation du divin soit une affaire difficile, sinistre, ténébreuse, un point d'interrogation sur le néant et le nihilisme.

Le son creux en réponse à l'auscultation avec le marteau signale que les idoles. Les idoles sont pleines de rien. Elles sont des expressions du nihilisme.

7.2 LE TEXTE EST COMPARABLE À UN COIN DE SOLEIL

À propos du texte *Crépuscule des idoles*, Nietzsche déclare qu'il y a là « un coin de soleil ». Ce livre offre au lecteur un endroit où le soleil luit, où il peut trouver un refuge éclairé, chaleureux et où l'on peut musarder...

On y trouve une oasis de paix, au milieu de l'entreprise de Nietzsche qui consiste à opérer la transvaluation de toutes les valeurs, transvaluation

qui est un « point noir, si énorme », une tâche fatale. C'est pourquoi on est obligé de « se précipiter au soleil, pour se défaire d'un sérieux devenu trop pesant ».

Nietzsche ajoute que ce délassement est également « un écart de psychologue qui veut s'offrir quelque loisir ». On se met en marge, on fait un bond sur le côté, on fait une halte dans un coin. On s'arrête dans son activité pour s'offrir quelque loisir. Le loisir consiste à trouver quelque plaisir au milieu d'un travail, d'une tâche difficile.

Cet écrit est une sorte de pause au soleil, de sérénité, de belle humeur, de repos, de distraction. Néanmoins il a comme toile de fond la réponse à une question que Nietzsche considère comme une tâche sérieuse puisqu'il la décrit comme pesante, noire, ténébreuse, sinistre.

Ce divertissement réside pour partie dans la plaisanterie. On parle de choses sérieuses sous forme plaisante. Mais la plaisanterie est caustique. C'est une critique. On peut la rapprocher de celle de Platon lorsque ce dernier parle de l'opinion, illustrée par le mythe de la caverne. Il s'agit en effet de quitter l'obscurité de la caverne pour aller vers la lumière du soleil. Cette démarche de Nietzsche évoque aussi celle de Kant dans la *Critique de la Raison pure* où les prétentions de la raison sont mises à l'épreuve.

La critique de Nietzsche prend la forme d'une agression comique, c'est une nouvelle guerre.

7.3 CET ÉCRIT EST UNE NOUVELLE DÉCLARATION DE GUERRE

Utiliser le mot “guerre” est une façon d'exprimer ce qu'il veut mieux ne pas prendre sur soi, ne pas taire. Il faut contraindre à « parler *tout haut* cela même qui voudrait bien rester coi... ».

Dans le premier paragraphe de cette préface, Nietzsche a précisé que la guerre a toujours été « le grand expédient avisé », bien choisi, « des esprits trop enfermés dans leur for intérieur ». Ici, la **nouvelle guerre** consiste à dire tout haut quelque chose d'indécent, de scandaleux. C'est une agression sous la forme d'une plaisanterie apparente.

Donc, le fait de s'exprimer ouvertement est un délassement, un coin de soleil, un moment de loisir à l'écart. Ce n'est pas seulement une opération intellectuelle. C'est une opération qui met en jeu l'être sensible : corps, physiologie, nature de l'écrivain, du philosophe, du psychologue, du généalogiste. Quand le psychologue dit qu'il va se délasser, s'offrir un peu de soleil, se mettre à l'écart, prendre quelque loisir, il ne s'agit pas simplement d'une attitude spéculative mais aussi d'une certaine attitude, du **comportement concret d'un homme bien réel**. C'est un corps qui se

repose au soleil, qui veut s'éloigner de ce qui est si noir, et qui veut voir plus clair dans son interrogation.

Le psychologue mobilise pour ce faire ses données physiologiques, l'état de ses affects. C'est nécessaire pour celui dont le but est la transvaluation des valeurs. Le psychologue va prendre plaisir à cette opération. Il va se diriger vers **la belle humeur au sens physiologique du terme**. Cela est représenté par ces moments simples de la vie courante où l'on s'offre quelques petits avantages.

7.4 DES IDOLES ÉTERNELLES SONT TOUCHÉES PAR LE MARTEAU-DIAPASON

Les idoles, ici, ne sont pas seulement les idoles de l'époque. L'attitude de Nietzsche est **intempestive**. Cela signifie qu'on peut être de plain-pied dans son temps sans pour autant être à la page, à la mode, ne considérer que l'actuel. On est donc déphasé par rapport à l'ensemble de la civilisation de son époque. Nietzsche est un intempestif non seulement face à ce qui se vit alentour mais également vis-à-vis de la civilisation en général. Les idoles de son époque ne sont que des métamorphoses d'idoles plus anciennes qui, de ce fait, sont éternelles puisqu'elles se perpétuent dans le temps.

« Idoles éternelles » est un oxymore, une alliance de mots contradictoires. L'idole, à la différence d'un Dieu, n'est pas, par définition, éternelle. On change d'idole selon l'engouement du moment. Nietzsche déclare ici que les idéaux qui se piquent d'éternité sont quand même des idoles. Et elles se veulent éternelles.

Il ne s'agit pas seulement des idoles reconnues comme telles : l'argent, le sexe, le pouvoir, etc. mais de celles qui les sous-tendent et dont les idoles ordinaires ne sont que des aspects éphémères. Ce sont donc les idoles fondatrices de la civilisation et, en tant que telles, intouchables : le Bien, le Mal, Dieu... Si l'on s'attaque à ces idoles cela signifie que l'on considère que la plus haute idole, Dieu, n'existe pas. *Crépuscule des idoles* est un inventaire basé sur le fait que Dieu est mort. Aussi, puisque les idoles provenaient de sa lumière, ou vérité, maintenant, on n'y voit plus clair. Tout s'assombrit, c'est le crépuscule, la descente de la luminosité jusqu'au nihilisme qui est une obscurité générale. Il n'y a plus de soleil. Aussi Nietzsche recherche-t-il une nouvelle aurore. ***Crépuscule des idoles, c'est une façon de dire : « Dieu est mort ».***

7.5 LE MARTEAU UTILSÉ COMME UN DIAPASON

L'analyse généalogique est comparée au travail du marteau, à **l'auscultation par le marteau** du médecin. Et l'on « touche ici du marteau comme on le fait avec un diapason ». Nietzsche opère un glissement métaphorique.

Toucher avec un marteau, c'est faire résonner un corps. Par exemple, les marteaux qui frappent les cordes du piano produisent une résonance. Donc le marteau de percussion du médecin peut être considéré comme un instrument de musique. Le clavier du piano actionne de petits marteaux qui frappent les cordes. Cette technique est une invention qui date de 1815-1820. Beethoven – auteur, entre autres, de sonates pour piano moderne –, a intitulé la 29^e sonate (l'une des plus importantes de celles qu'il a composées à la fin) *HammerKlavier-Sonate* « sonate pour piano à marteaux ». Ce dispositif procure un registre de sons plus étendu vers les graves et vers les aigus. Nietzsche connaît assez bien le piano, pour lequel il a même composé quelques morceaux.

Si donc on touche les idoles avec un marteau, elles rendent un son, de la même manière qu'un instrument de musique.

Le diapason est appelé en allemand « la fourchette à sons ». Cette pièce de métal ressemble à une lyre. C'est une tige métallique terminée par une lame en forme de "U". Pour le faire vibrer, il faut le frapper sur une surface dure. Selon les conventions internationales, il donne alors le « la » fondamental, fréquence 440 Hz.

Nietzsche signifie par ces comparaisons que l'on peut faire émettre un son à ce qui est apparemment muet. Il s'agit donc de bien écouter. Le généalogiste attrapeur de rats est donc un homme d'écoute et un musicien. L'attrapeur de rats de Hameln joue de la flûte. Nietzsche déclare que les idoles ont quelque chose à dire, qu'on peut leur faire émettre des sons. Elles sont aussi bavardes qu'un instrument de musique. Il y a ainsi un nouveau type d'analyse pour ce qui est resté jusqu'à présent inaudible, inouï au sens propre du terme.

7.6 DIEU, ÉTERNELLE IDOLE, EST MORT

Les idoles auxquelles on croit le plus sont **les plus antiques** : ce sont les idoles éternelles. Elles sont les plus convaincantes, mais reposent sur le mensonge sacré, l'intime conviction, la foi. Ces idoles sont aussi **les plus boursoufflées**, comparables aux entrailles ballonnées. Elles sont aussi **les plus creuses**. Quand il s'agit d'un corps humain, la frappe du marteau rend un son d'autant plus fort que le corps est plus creux, c'est-à-dire qu'il fait caisse de résonance (par analogie musicale). Quand on ausculte un corps, on en saisit l'état intérieur. Lorsque l'on écoute le chant d'un instrument, on en

saisit la tonalité et ce qu'elle exprime : la mélancolie, la joie, etc. Les sons sont révélateurs du corps. Selon la matière dont est fait l'instrument de musique, le son est différent (par exemple, le hautbois, le violoncelle, le cor...) On peut donc remonter du son au corps, à la matière qui l'a produit. En musique, cela s'appelle la couleur d'un instrument, sa sonorité. On passe de quelque chose d'impalpable, le son, à une matière physique. Cette image montre que l'on peut atteindre le réel à partir de l'idéal.

Enfin, les idoles qui rendent un son creux ne contiennent rien. Il n'y a rien, c'est l'expression même du nihilisme. Cela n'empêche pas que ce soient « celles auxquelles on croit le plus ». C'est en particulier le cas de Dieu. Et c'est par rapport à cette idole célèbre que sont déterminées toutes les autres.

7.7 LA DATATION DU TEXTE DE LA PRÉFACE : « TURIN 30-09-1888 »

Nietzsche aime bien dater. Il prend plaisir aussi à annoncer, de façon publicitaire, ses textes à venir, ici la *Réévaluation de toutes les valeurs*. Il n'a pas prévu – comme sa sœur le prétendra – d'écrire un ouvrage intitulé *La Volonté de Puissance*. Par contre, il prévoyait une œuvre globale et finale qu'il n'a pas achevée. Seul le premier tome, *L'Antéchrist* est rédigé.

Le livre apothéose de la pensée de Nietzsche devait donc s'intituler *Réévaluation de toutes les valeurs*.

8. L'ENQUÊTE GÉNÉALOGIQUE

8.1 PRÉSENTATION

La Préface de *Crépuscule des idoles* présente un exposé de la **méthode généalogique et interprétative**. Le travail généalogique, l'écoute, n'est pas un savoir, un corps de doctrine, mais une **enquête**. Elle porte sur quelque chose de caché qu'elle tente de mettre au jour et qu'ensuite elle interprète.

L'analyse généalogique est donc une analyse interprétative. Cela signifie que :

- la généalogie est une opération analogue à une lecture philologique ;
- le corps est porteur du sens du texte ;
- l'idole, l'idéal sont le résultat d'un rapport de forces physiologique ;
- il n'y a pas de vérité originaires.

8.1.1 La généalogie comme méthode de lecture

La méthode généalogique est une méthode analogue à celle de l'apprentissage de la lecture. C'est une opération de déchiffrement. Il faut remonter (pour employer anachroniquement le vocabulaire des linguistes) des signes, des **signifiants au signifié**. Lire, c'est interpréter. On part de certains signes concrets : les traces diverses, les lettres, les mots, les phrases, vers leur sens abstrait.

8.1.2 Le texte et le sens du texte

Le sens du texte est une abstraction. Le sens du texte est porté par le corps. Pour Nietzsche, remonter du signifiant au signifié qui n'est jamais parfaitement évident, c'est effectuer une description médicale du corps.

Si on remonte de l'idole, de l'idéal au corps, cela signifie que les idéaux ont rapport à la physiologie, l'étude du fonctionnement du corps et, en particulier l'importance de l'alimentation.

Si on remonte des idéaux, des représentations des concepts, des systèmes **au** corps, on peut suivre Nietzsche quand il dit :

« Je sais comment on réfute des Allemands – *non pas* avec des arguments, mais avec de la rhubarbe ». La rhubarbe a des propriétés laxatives. C'est un propos cynique de Nietzsche (parce qu'il l'applique aux Allemands...), mais surtout il parle de ce qui est naturel sans fausse honte, comme un diagnostic médical, "médecynique" (mot créé par Nietzsche). On remonte donc **de l'idole au corps**, à la physiologie. On est dans le matérialisme. Il n'y a de savoir que du corps. Le corps correspond aux pulsions, aux affects, à la volonté de puissance. Les pulsions sont également, les unes avec les autres, dans un rapport d'interprétation. **L'idéal est une interprétation de ce qui est déjà une interprétation** et ainsi de suite... Le texte renvoie à un corps que l'on pourrait appeler textuel, un texte corporel, un texte des pulsions.

Il n'y a pas d'origine radicale. On ne remonte pas à un fait donné. On remonte à quelque chose qui est dit, quelque chose qui est donc déjà interprété. Nietzsche l'affirme dans cette phrase : « Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations ». La généalogie n'est pas une médecine où l'on remonterait des symptômes à l'état du corps d'une manière **univoque**. Il ne dit pas qu'un idéal est une forme de pensée qui s'explique purement et simplement par le relâchement ou le blocage des intestins. Si Nietzsche le dit parfois, c'est par moquerie et pour souligner que le rapport de l'idéal avec le corps est sous-estimé et que ce rapport est moins univoquement causal ou matérialiste qu'*interprétatif*.

8.1.3 L'idéal comme rapport de forces

L'interprétation renvoie à un texte qui renvoie lui-même d'une façon problématique à quelque chose avec quoi l'idole (l'idéal) a un rapport pluriel, plurivoque, plurisémiqque.

L'idéal est donc la résultante d'un rapport de forces. L'interprétation, c'est l'ensemble des conjectures que l'on peut faire, hasardeuses, à partir des expérimentations, des hypothèses que l'on peut émettre sur les rapports d'un idéal avec une constellation de forces. Il y a un état pluriel des forces. C'est un chaos en équilibre momentané et à nouveau en déséquilibre.

Le corps n'est pas une matière inerte. Le corps est analogue à un texte dans la mesure où les forces sont entre elles dans un rapport changeant, multiple, pluriel. Dominant et dominé s'inversent. Les rapports de forces se font et se défont, s'établissent, se détruisent. **Une seule et même représentation a plusieurs significations.** L'interprétation est plurielle.

Il n'y a donc pas de vérité originaire, unique. Il y a des lectures faibles, stériles ou fécondes. Il n'y a pas d'interprétation fausse ou vraie. Il y a des lectures qui englobent plus d'éléments que d'autres.

Il n'y a pas de vérité, cela vaut aussi pour ce que nous dit Nietzsche. Nous n'avons pas une connaissance résultant de l'explication de certains phénomènes. Nous n'avons que des interprétations de phénomènes. Ces phénomènes sont eux-mêmes des interprétations de données. **La science apparaît comme une vaste interprétation.** Elle est l'interprétation la plus commode et la plus répandue. La science est une sorte d'**erreur utile**. Il n'y a ni vrai ni faux absolu, il n'y a pas de fondement à la vérité puisque Dieu est mort. On n'a que des rapports de force de la volonté de puissance. Les idéaux sont des interprétations et se présentent dans des rapports de forces.

8.2 TEXTES À L'APPUI

Ces quelques textes donnent des indications sur ce dont il s'agit dans le **discours généalogique inauguré par Nietzsche**.

La présentation de cette démarche philologique est faite dans l'ouvrage *Nietzsche le corps et la culture* d'Éric Blondel qui a comme sous-titre « La philosophie comme généalogie philologique »²⁹ et ce qui concerne plus particulièrement la Préface de *Crépuscule des idoles*, p. 119.

²⁹ Ed. L'Harmattan, Paris 2006, pp. 107 à 150.

8.2.1 *humain, trop humain, un livre pour esprits libres [I, § 27],* « l'Art de lire »

« Toute tendance fortement marquée est bonne ; elle se rapproche dans sa direction de la ligne droite et, comme celle-ci, est exclusive, c'est-à-dire n'épouse pas une quantité d'autres directions comme le font les parties et les natures faibles dans leurs oscillations ondulatoires ; si les philologues sont exclusifs, il faut donc le leur passer aussi. La restitution et la conversation des textes, ainsi que leur explication, poursuivies pendant des siècles au sein d'une corporation, auront finalement permis de trouver aujourd'hui les bonnes méthodes ; tout le Moyen Âge fut radicalement incapable d'une explication strictement philologique, c'est-à-dire du pur et simple désir de comprendre ce que dit l'auteur, – ce fut tout de même quelque chose que de trouver ces méthodes, il ne faut pas le sous-estimer ! Toutes les sciences n'ont acquis de continuité et de stabilité que du moment où l'art de bien lire, c'est-à-dire la philologie, est parvenue à son apogée. »³⁰

Un texte est un univers en soi. Il n'y a pas à chercher ailleurs que dans le texte pour commenter ce que dit l'auteur. La lecture interne est d'abord une lecture d'ordre strictement philologique. Le "structuralisme" (qui tire ses origines du *Cours de linguistique générale* de Saussure, 1916) s'attache au texte en soi, à sa structure, à sa logique interne, pour étudier son fonctionnement et ainsi le comprendre. On peut ainsi définir sa morphologie. Il y a une structure explicative, un schéma interne. Le structuralisme est donc l'étude de la langue interne propre à un texte qu'il décrit comme « un système dans lequel chaque élément n'est définissable que par les relations d'équivalence ou d'opposition qu'il entretient avec les autres ». Dans un autre domaine et suivant la même procédure de décryptage interne, Lévi-Strauss dégage les structures d'une société.

Il ne faut donc pas éviter le texte, se dispenser de sa lecture attentive, et essayer de le comprendre à travers un schéma extérieur. Autre écueil, en extraire un élément qui serait une clé de compréhension de l'ensemble. C'est ainsi que les textes de Nietzsche appellent une lecture du point de vue de leur graphie même, de leur structure interne et non en suivant certains concepts comme « volonté de puissance », « nihilisme », etc.

La philologie est l'art de respecter la réalité d'un texte et non pas de le traduire en notions abstraites, s'échappant ainsi dans l'imaginaire des idéaux. Voilà la méthode philologique et généalogique.

On peut comparer à cette méthode celle qui consiste à comprendre un texte en le rapprochant de la psychologie de l'auteur, à son histoire et aux représentations de son époque. Le marxisme, par exemple, voit dans la littérature l'expression de certains conflits d'intérêt (économiques, politiques, lutte des classes...)

³⁰ Trad. Robert Rovini revue par Marc de Launay, *Œuvres philosophiques complètes*, éd. Gallimard, T. III, pp. 206-207

Le structuralisme, à l'origine, s'est érigé en réaction contre les sciences humaines qui étudiaient d'abord un élément par rapport à ce qui l'entourait. Il demande donc de lire le texte lui-même jusqu'à en découvrir le fonctionnement interne.

Vladimir Propp, par exemple, s'est intéressé à la morphologie du conte. Il ne rattache pas les contes populaires à leur pays d'origine, à tel ou tel type de psychologie, de configuration familiale, de schéma pulsionnel, etc. Il montre que tous les contes sont construits selon une même structure interne, celle du récit, du conte comme tel. Cette architecture explique le rôle que jouent les personnages, les événements, les obstacles, etc. dans le cours du récit. Tous les contes sont des variations établies selon un même schéma interne.

Ecce homo [IV^e partie, §§ 7-8] donne une liste des notions imaginaires. Ces notions empêchent de bien lire un texte, sa réalité. La **foi**, par exemple, est une façon de ne pas dire la réalité en s'appuyant sur des données imaginaires telles que « âme », « esprit », « Dieu », « immortalité de l'âme », « salut de l'âme », « péché », « volonté libre »...

Le fil conducteur d'une lecture philologique respecte le texte, donc la réalité. Les idéalistes s'en échappent. L'idéaliste est quelqu'un qui ne sait pas lire.

Dans *L'Antéchrist* [§ 15], Nietzsche donne une autre liste de notions imaginaires qui masquent la réalité et empêchent une lecture respectueuse du texte. Il y a les *causes* imaginaires (« moi », « volonté libre »), les *effets* imaginaires (« grâce », « châtiment »...), les *êtres* imaginaires (« Dieu », « esprit »...), les sciences de la *nature* imaginaire (« les sciences anthropocentriques »...), une *psychologie* de l'imaginaire (idiosyncrasie), une *téléologie* imaginaire (« le jugement dernier »...). Il s'agit d'un univers de pure fiction qui fausse et dévalue la réalité. « Cet univers de pure fiction prend ses racines dans la *haine* envers le naturel (- la réalité ! -) » [op. cit., trad. É. Blondel, éd. GF Flammarion, p. 58].

La morale de l'Occident s'insurge *L'Antéchrist* est un « mensonge sacré » !

8.2.2 *L'Antéchrist*, §§ 50 à 54³¹

Dans cet ensemble de paragraphes, on peut noter comme représentatif du contenu cet extrait du § 52 [p. 113] :

« "Foi" signifie *refus-de-savoir* ce qui est vrai. Le piétiste, le prêtre des deux sexes, est faux *parce qu'il* est malade : son instinct *exige* que la vérité ne fasse jamais valoir ses droits. "Ce qui rend malade est *bon* ; ce qui vient de la plénitude, de la surabondance, de la puissance, est *mauvais*" : voilà ce que

³¹ *L'Antéchrist*, trad. É. Blondel, éd. GF Flammarion, Paris 1994-1996, pp. 108 à 117

ressent le croyant. *La manie servile du mensonge*, – c'est à cela que je reconnais tous les théologiens prédestinés. – Une autre caractéristique du théologien est son *inaptitude à la philologie*. Par philologie on doit entendre, au sens très général, l'art de bien lire, – savoir déchiffrer des faits, *sans* les fausser par l'interprétation, *sans* perdre, dans l'exigence de comprendre, la prudence, la patience, la finesse. La philologie comme *ephexis* dans l'interprétation : qu'il s'agisse de livres, de nouvelles, de journaux, de destinées ou de faits météorologiques – pour ne rien dire du “salut de l'âme”... ».

La foi est une forme de maladie. La décadence est une certaine maladie qui consiste à ne pas vouloir la réalité. Nietzsche critique ici un certain nombre de superstitions concernant Dieu. La foi signifie le *refus* de savoir ce qui est vrai.

Nietzsche poursuit :

« La façon dont un théologien, que ce soit à Berlin ou à Rome, interprète une “parole de l'Écriture” ou un événement, une victoire de l'armée de sa patrie par exemple, à la lumière sublime des psaumes de David, est toujours à tel point *osée* qu'un philologue en bondit au plafond. »

Les piétistes « transforment le misérable quotidien et l'atmosphère confinée de leur existence, à l'aide du “doigt de Dieu”, en un miracle de “grâce”, de “providence” et d'« expériences du salut” ! Le plus modeste effort intellectuel, pour ne pas dire de *décence*, devrait pourtant amener ces interprètes de ce qu'a de parfaitement infantile et indigne un tel abus de la dextérité du doigt de Dieu. »

Nietzsche critique la **superstition** sur Dieu. Une foi, c'est une certaine manière d'**inventer un certain ordre**. Ceci vaut dans tous les domaines. On refuse l'exercice ascétique qui consiste à lire lentement la réalité, comme le philologue lit lentement un texte.

Le christianisme nous a fait perdre l'héritage de la culture antique. Nietzsche l'exprime dans le § 59 de l'Antéchrist, pp. 128-129
Nous renvoyons le lecteur au texte :

de

« Tout le travail du monde antique *en vain*... »

à

« La nature les a mal lotis, – elle a omis de leur attribuer un modeste lot d'instincts respectables, convenables, *propres*... »³²

La philologie de Nietzsche est *probité*. La probité, c'est une façon de regarder la réalité sans l'édulcorer, l'escamoter, la métamorphoser, la grimer. Il faut respecter la réalité, la lire comme un texte, avec circonspection.

Pour compléter ces indications, lire : Éric Blondel, « La « psychologie de la foi » chez Nietzsche », *Revue philosophique*, numéro spécial « Nietzsche », n° 4, octobre-décembre 2006.

³² Op. cit. § 59, pp. 128-129.

8.2.3 *Aurore*, Préface, § 5³³

Cette Préface est datée : automne de l'année 1886. *Aurore* est écrit en 1881.

« Toutefois, et pour finir : pourquoi devrions-nous clamer si fort et avec autant d'empressement ce que nous sommes, ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas ? Regardons cela plus froidement, de plus loin, plus judicieusement, de plus haut, disons-le comme il convient de le dire entre nous, discrètement, de telle sorte que personne ne puisse l'entendre, ne puisse *nous* entendre ! Surtout, disons-le *lentement*... Cette préface arrive tard, mais non point trop tard : que représentent au fond cinq ou six années ? Un livre comme celui-ci, un problème comme celui-ci ne sont pas pressés ; et qui plus est, nous sommes tous deux amis du lent, moi aussi bien que mon livre. Ce n'est pas en vain qu'on a été philologue, on l'est peut-être encore, à savoir un maître de lente lecture : après tout, on écrit aussi lentement. En tout cas, cela ne fait pas seulement partie de mes habitudes, mais c'est aussi chez moi une question de goût – un goût pervers peut-être ? de ne plus rien écrire qui ne pousse au désespoir l'espèce de gens "pressés". La philologie est en effet cet art vénérable qui exige avant tout une chose de ses adeptes : se mettre en réserve, se laisser du temps, apprendre à se taire, apprendre la lenteur, cet art d'orfèvre et de connaisseur du *mot*, qui a pour tâche d'exécuter avec intégrité un travail de finesse et d'attention et n'arrive à rien s'il n'y arrive lent. Or c'est pour cette raison que cet art est plus que jamais requis, c'est par là qu'il nous enchante et nous charme le plus puissamment au beau milieu d'une époque de "travail", à savoir de hâte, de précipitation indécente et qui transpire, qui veut "en avoir fini" de tout, tout de suite, y compris de tous les livres anciens et nouveaux. Cet art, quant à lui, n'en a pas fini si facilement avec tout, il enseigne à *bien* lire, c'est-à-dire lentement, en profondeur, en laissant les portes ouvertes, avec des doigts et des yeux délicats... Mes patients amis, ce livre ne désire rien d'autre que des lecteurs et des philologues accomplis : *apprenez à bien me lire !* »

Pour les Allemands, un philologue est un spécialiste de littérature et de langue (langues germanique, romaine, etc.) Nietzsche est philologue classique (langues grecque et latine).

La philologie est un art d'interprétation qui consiste à aller voir au-delà du texte ce qu'il signifie. Ce travail se fait à partir du texte, sans oublier le texte, sans le dissimuler ou le travestir. C'est un art fait de probité, c'est une méthode respectant la réalité. La réalité est plurielle, énigmatique. Elle doit être interprétée et non pas simplifiée par une connaissance, d'où la nécessité de la lenteur.

Derrière le texte, on distingue la pluralité des affects et leur travail. En symétrie avec le respect du texte, il y a la reconnaissance de sa polysémie. Il n'y a pas qu'**une** explication, il n'y a pas qu'**une** vérité. Il y a plusieurs interprétations d'un texte, d'un état psychologique, des rapports affectifs et donc de tout ce qui en est la manifestation ou l'expression.

Précisons : la philologie est le fondement méthodologique de la généalogie comme lecture, c'est-à-dire interprétation. La philologie, c'est

³³ Trad. inédite d'É. Blondel, Ole Hansen-Løve et Théo Leydenbach, à paraître chez GF Flammarion en 2008

l'art de lire des textes. La généalogie suppose qu'au-delà du texte il y a un corps. Il s'agit de déchiffrer dans le texte ce que dit le corps.

S'il n'y avait que la philologie, on n'aurait que des signifiants, une sorte d'idéalisme de texte.

Nietzsche renvoie au corps en maintenant que le corps n'est pas connaissable directement, mais comme ensemble de signes ou symptômes. Si on enlève les signifiants, il est comme la chose en soi, mais il existe quand même. Sinon, on aurait une sorte d'idéalisme nouveau où il y aurait seulement des signes, des représentations, des mots.

Derrière les mots d'un texte, il y a le corps qui s'exprime, mais le corps en tant que tel on ne le saisit pas. **Nietzsche est pris entre deux exigences contraires, celle de la généalogie et celle de la philologie.**

8.2.4 *Crépuscule des idoles*, « la morale comme contre-nature »³⁴

C'est un **texte sur la paix de l'âme**. Nietzsche critique ici la notion d'ataraxie, de bonheur, de morale comme solution de toutes les contradictions, comme pacification des humeurs, apaisement des conflits intérieurs, satisfaction des désirs.

Nietzsche, en bon philologue, donne **plusieurs interprétations** de cette notion : la paix de l'âme.

[...] Rien ne nous est maintenant plus étranger que le vœu qu'on nourrissait autrefois, typiquement *chrétien*, de la « paix de l'âme » ; rien ne nous fait moins envie que le bovidé de la morale et le bonheur gras de la bonne conscience. On renonce à la *grandeur* de la vie si on renonce à la guerre... Il est vrai que dans bien des cas la « paix de l'âme » n'est guère qu'un malentendu, – quelque chose de tout à fait *différent*, qui simplement se cherche une dénomination plus flatteuse.

Nietzsche donne quelques exemples de ce que peut être « la paix de l'âme » :

- le doux rayonnement d'une animalité riche qui se propage dans le domaine moral (ou religieux).
- Ou bien un début de fatigue, la première ombre que jette le soir, dans tous les sens du terme.
- Ou bien le signe que l'air est humide, que les vents du sud vont se lever.
- Ou bien la gratitude qui s'ignore pour une heureuse digestion (parfois appelée « amour de l'humanité »).
- Ou bien la venue de la rémission chez le convalescent, qui trouve aux choses un goût nouveau et est dans l'attente...
- Ou encore l'état consécutif à une intense satisfaction de notre passion dominante, le bien-être d'une satiété rarement obtenue.
- Ou bien la sénilité de notre volonté, de nos désirs, de nos vices.
- Ou bien la paresse que la vanité persuade de s'attifer moralement.

³⁴ *Crépuscule des idoles*, « La morale comme contre-nature », § 3, trad. Éric Blondel, éd. Hatier, Paris 2001, pp. 35-36

- Ou l'apparition d'une certitude, fut-elle terrible, après la longue tension et le martyre de l'incertitude.
- Ou bien l'expression de la maturité et de la maîtrise au beau milieu de l'action, de la création, de la production, du vouloir, la respiration paisible, l'atteinte de la « liberté du vouloir »...

Et Nietzsche de conclure :

Crépuscule des idoles : qui sait ? ce n'est peut-être, là aussi, qu'une sorte de « paix de l'âme ».³⁵

Nous sommes en présence d'un bel exemple **d'analyse généalogique interprétative et donc polysémique**. Le philologue est à l'œuvre. Il donne plusieurs interprétations du même symptôme : « la paix de l'âme » (expression qu'il écrit toujours entre guillemets). Ces diverses interprétations du même état ne sont pas de même ordre, et parfois même contradictoires les unes avec les autres.

La philologie, c'est l'art d'interpréter en dégagant **les multiples significations** que peut avoir **un** même symptôme.

8.2.5 *Généalogie de la morale* [1^{er} et 2^e traité]³⁶

Premier traité, § 14

Dans le § 14, il est question d'une plongée dans l'endroit où se fabriquent les idéaux, c'est une ténébreuse officine. Seuls l'ouïe et l'odorat nous guident dans ces lieux souterrains.

Nous renvoyons le lecteur à la lecture du texte :

Généalogie de la morale, Premier Traité, § 14

trad. É. Blondel, Ole Hansen-Løve, Théo Leydenbach, Pierre Pénisson, éd. GF Flammarion, Paris , pp. 58-60

de :

« Comment se fabriquent les idéaux ? [...] »

à

« Ils nomment cela « le jugement dernier », l'avènement de leur règne, le « royaume de Dieu », mais en attendant ils vivent « dans la foi », « dans l'amour », et « dans l'espérance ». »

³⁵ [NB : La typographie vaut comme mise en relief et n'est pas celle de Nietzsche.]

³⁶ *Généalogie de la morale*, Premier Traité, § 14 et Deuxième Traité, § 12, trad. É. Blondel, Ole Hansen-Løve, Théo Leydenbach, Pierre Pénisson, éd. GF Flammarion, Paris , pp. 58 à 60/88-91

Deuxième traité, § 12

La généalogie signifie que l'on peut remonter d'une notion à plusieurs. Elle n'a pas, contrairement à ce que pense la philosophie, une seule et même finalité, elle est plurivoque.

Le « développement » d'une chose, d'un usage, d'un organe, n'est dès lors rien moins que son progrès vers un but, et encore moins un progrès logique [...] ; mais il est la succession de procès de domination qui s'y jouent [...] Fluente est la forme et plus encore le « sens ».

Nous renvoyons le lecteur à la lecture du texte :

Généalogie de la morale, Premier Traité, § 14

trad. É. Blondel, Ole Hansen-Løve, Théo Leydenbach, Pierre Pénisson,
éd. GF Flammarion, Paris , pp. 88-91

Le **misarchisme** consiste à **exclure l'activité réelle du vivant**. L'essence de la vie, c'est la volonté de puissance. La volonté est **commandement**, assignation de sens, imposition tyrannique d'une volonté. Dans le misarchisme, le vivant hait son principe : la volonté de domination en renonçant à l'exercer pleinement. Il y a un véritable **tabou vis-à-vis du pouvoir**, de la détermination, du commandement.

Comme exemple de notion de sens plurivoque, Nietzsche prend celle du **châtiment**. Le sens se déplace, il n'est pas fixe. Un texte est un rapport de forces. Le châtiment, comme tout concept, est un rapport de forces. Il est fluent en fonction d'une reprise pulsionnelle de la configuration du texte, de la réalité, configuration qui succède à une autre possible.

C'est s'abstraire de la réalité, faire de l'idéalisme que de penser qu'un concept a un sens unique et qu'on peut en connaître la teneur.

La méthode généalogique signifie qu'il y a plusieurs sens et en cela elle rejoint la philologie.

Voir le texte dans son intégralité :

de

« Un mot encore sur l'origine et le but du châtiment – deux problèmes qui sont distincts ou qui devraient l'être (l'origine et le but : cause déterminante ou cause finale) : alors que malheureusement on a coutume de les confondre [...]

à

« Or toute les fins et toutes les utilités ne sont que des *indices* d'une volonté de puissance devenue maîtresse de quelque chose de moins puissant et qui lui a spontanément imposé le sens d'une fonction ; et toute l'histoire d'une « chose », d'un organe, d'un usage peut ainsi constituer une chaîne incessante de signes, de réinterprétations et de réajustements, dont les causes n'ont pas nécessairement de rapport entre elles, et plutôt parfois se suivent et se succèdent d'une façon toute contingente ».³⁷

³⁷ *Généalogie de la morale*, Deuxième traité, début du § 12, op. cit., pp. 88-89

Nietzsche invalide toute conception **abstraite, universelle** de la notion, valant en soi, conçue comme essence, (εἶδος).

Nietzsche critique le **finalisme** incluant les thèmes « cause productrice », « efficiente ».

On est entraîné dans un cercle vicieux. On lit le but dès l'origine, et l'origine dans le but. La fin d'une chose est assignée arbitrairement par une forme de la volonté de puissance. Et cette assignation donne sens à la chose. On abandonne les notions d'utile-nuisible et d'ordre naturel. Aux dogmes de la nécessité de la nature, de la logique, de l'unicité du but, des finalités, Nietzsche oppose ici l'idée d'une force contingente, imprévisible, illogique et d'une pluralité des buts apparaissant au cours de l'histoire des formes de la volonté dans la « culture » humaine. Nietzsche parle de synthèses de sens (au pluriel). Il n'y a que des interprétations et des perspectives.

L'idéologie égalitariste des masses peut aller à l'encontre de l'affirmation puissante de la volonté. Il faut alors en prendre le contre-pied en vue d'une **grande politique**. La volonté de puissance commande et assigne. Il ne faut pas renoncer à son principe de volonté sinon il y a **misarchisme** qui est le tabou de se manifester par le pouvoir, la volonté de puissance. La *libido dominandi* est l'essence de la vie. Le misarchisme, lui, est le signe d'une décadence, d'une volonté de destruction.

Le processus de formation d'un concept est fait d'énergie, il est multiple, dispersé, mobile, fluide, corporel, contingent, hasardeux et historique. Il y a polymorphisme de la volonté de puissance. Un acte culturel a une forme fluide imprévisible. Il y a une multiplicité de sens assignables au concept de châtement et imposés par la volonté de puissance. Le sens actuel ne sera qu'une signification parmi tant d'autres dans un moment de l'histoire.³⁸

³⁸ Cf. les notes n° 212 à 224, pp. 225-227 établies par Philippe Choulet et Éric Blondel dans le même ouvrage

« LE PROBLÈME DE SOCRATE »

CHAPITRE 2 COMMENTAIRE DÉTAILLÉ DES §§ 1 ET 2

PARAGRAPHE 1

1. LE TEXTE

De tout temps, les plus grands sages ont porté sur la vie le même jugement – elle ne *vaut rien*... En tous temps, en tous lieux on a entendu dans leur bouche le même accent, – un accent plein de doute, plein de mélancolie, plein de lassitude de vivre, plein de résistance contre la vie. Socrate lui-même a dit, au moment de mourir : « Vivre – cela signifie une longue maladie : je dois un coq à Asclépios le Sauveur. » Socrate lui-même n'en pouvait plus. – Qu'est-ce que cela *démontre* ? Qu'est-ce que cela *montre* ? – Autrefois on aurait dit (oh ! on l'a dit, même crié, et nos pessimistes en tête !) : « Il doit y avoir là en tout cas une part de vérité. Le *consensus sapientium* démontre la vérité. » Mais, aujourd'hui, parlerions-nous encore ainsi ? En avons-nous le *droit* ? « Il doit y avoir là une part de *maladie* » – voilà notre réponse à *nous* : ces grands sages de tous les temps, il faudrait aller les regarder de près ! N'étaient-ils pas, tous autant qu'ils sont, mal assurés sur leurs jambes ? Un peu tardifs ? Chancelants ? *Décadents* ? Serait-ce que la sagesse n'apparaît sur terre que sous la forme d'un corbeau alléché par un léger relent de charogne ?...³⁹

2. PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Les textes de *Crépuscule des idoles* sont profondément travaillés et donc très structurés.

Éric Blondel, dans son ouvrage *Nietzsche le corps et la culture* [éd. L'Harmattan, Paris 2006, p. 269] indique la structure de ce paragraphe dont le mouvement conduit d'un raisonnement abstrait vers la démarche généalogique. Dans ce texte, Nietzsche reprend certains éléments utilisés dans *Humain trop humain*, § 110.

Il y a d'abord, écrit-il, une **constatation** :

- Proposition universelle : tous les sages de tous les temps déprécient la vie.
- Confirmation particulière : exemple de Socrate (*selbst Sokrates*).

Puis suit l'**interprétation** :

- Interprétation ancienne (*ehemals*) : l'universalité = vérité sur l'objet (*beweisen*).
- Interprétation nouvelle de Nietzsche (*heute*) : l'universalité indique (*weist auf*) un état, une typologie morbide des *sujets* de ces jugements.

De quoi est-il question dans ce paragraphe 1 du « problème de Socrate » ? Est-ce le problème que se posait Socrate ou le problème que

³⁹ *Crépuscule des idoles*, ch. 2 : « Le problème de Socrate », trad. É. Blondel, éd. Hatier, Paris 2001, p. 15

constitue Socrate ? Nietzsche joue sur l'équivoque, mais traite les deux aspects de la question.

En fait « le problème de Socrate », c'est le problème de la **morale**. La **problématique** du texte est de montrer qu'une affirmation théorique recouvre une position affective, psychologique, pulsionnelle. On est dans un schéma généalogique. On va du concept à l'affect. Le texte est une analyse généalogique. On part d'une affirmation philosophique : la vie ne *vaut rien* qui implique comme réponse que ce qui vaut, c'est le Bien, l'Idéal avec leurs variantes dans l'histoire de l'Occident.

Première partie du paragraphe.

L'affirmation universelle des sages sur la non-valeur de la vie. C'est le pessimisme ou le nihilisme en termes nietzschéens, avec une référence à ce que dit Socrate à la fin du *Phédon*.

Deuxième partie du paragraphe.

La double interrogation :

« Qu'est-ce que cela *démontre* ? Qu'est-ce que cela *montre* ? »

Nietzsche substitue le verbe « montrer » au verbe « démontrer ». On passe ainsi d'une **interrogation conceptuelle**, abstraite, philosophique, à **une interrogation concrète**, physiologique.

C'est-à-dire, ce n'est plus « comme autrefois », c'est : « comme aujourd'hui ». Pour reprendre les termes de Nietzsche :

« autrefois on aurait dit », « mais aujourd'hui parlerions-nous encore ainsi ? »

« Autrefois on aurait dit ». Dans un raisonnement logique, c'est une argumentation conceptuelle : l'accord des sages démontre la vérité, l'accord des esprits établit la vérité.

Nietzsche conteste cette proposition. Il se place en dehors de la question abstraite, philosophique de la vérité. Il **substitue la généalogie à la philosophie**. Tout au long de sa carrière, Nietzsche cherche à passer d'un discours proprement philosophique et conceptuel à une interrogation qu'il appelle « la généalogie ». Il se demande quelles sont les raisons physiologiques qui président à une affirmation abstraite. Quels sont les soubassements physiologiques, l'origine psychologique, le fond corporel et affectif qui déterminent les notions, les concepts, les jugements, les problématiques.

Il y a donc un déplacement de l'attention vers une nouvelle problématique. Il faut passer à une autre démarche.

3. PREMIER POINT : « LA VIE NE VAUT RIEN »

De tout temps, les plus grands sages ont porté sur la vie le même jugement – elle ne *vaut rien*... En tous temps, en tous lieux on a entendu dans leur bouche le même accent, – un accent plein de doute, de mélancolie, plein de lassitude de vivre, plein de résistance contre la vie. Socrate lui-même a dit, au

moment de mourir : « Vivre – cela signifie une longue maladie : je dois un coq à Asclépios le Sauveur. » Socrate lui-même n'en pouvait plus.

Qu'en est-il de cette **tradition du mépris de la vie** ? Socrate y souscrit-il ? Pourquoi Nietzsche met-il en cause le personnage le plus réputé, le moins contesté, le plus originaire de la tradition occidentale ?

Socrate n'est-il pas innocenté par ce mauvais procès ? Il a été victime des dirigeants de la société, des sophistes et de la démagogie ambiante.

Socrate est une figure emblématique de notre civilisation occidentale. Nietzsche critique les **valeurs**, les convictions à partir desquelles nous **vivons dans nos pratiques quotidiennes**. Il s'agit en effet de la connaissance, de la vérité, de la morale, de la distinction entre le Bien et le Mal, de la justice, de la société.

« De tous temps », est une proposition universelle. Les sages, les plus grands, symboles de cette universalité, sont également mis en cause. Sont attaqués ceux auxquels on est redevable, qui sont les soutiens de la civilisation, de son fonctionnement idéologique.

L'argumentation du passage se structure selon ces expressions leitmotiv :

« De **tous** temps » / « le **même** jugement ».

Socrate est l'exemple type des sages en général. Il n'en pouvait plus car la vie ne vaut rien. Les sages sont au principe d'une morale universellement répandue.

Derrière cela, il y a une forme de logique et d'argumentation. Sont en jeu, comme preuves, l'**universel** et la **rationalité**. Nietzsche considère, en symétrie, l'**universel**, le **rationnel** et le **sensible particulier**, l'**affectif**.

L'ensemble de notre histoire, les fondements mêmes de la tradition, justifient de source autorisée une évaluation négative de la vie. C'est le pessimisme de cette opinion, sa morosité.

Le pessimisme est une attitude personnelle de dégoût de la vie. toute une tradition de sagesse véhicule l'histoire de nos mentalités et de nos représentations.

1. Le premier exemple : l'Ecclésiaste (ou Qohelet)

Ce livre fait partie des "livres sapientiaux" de la Bible (Ancien Testament). Il s'agit d'un recueil de lieux communs, de jugements désabusés sur la vie, le travail, les activités humaines. « Rien de nouveau sous le soleil », la vie ne vaut rien, cela ne vaut pas la peine de s'échiner. C'est partout et toujours les mauvais qui l'emportent. On ne peut se parer des coups du sort et des gens sans scrupule. Il n'y a aucune providence, aucun sens défini. Le mérite même n'a aucune valeur. « Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort ». On ne peut avoir qu'une attitude désabusée à

l'égard de tout ce qui suscite de l'intérêt chez les hommes. Voilà la **sagesse des Nations**.

La "sagesse des nations" est une des sources les plus courantes du scepticisme et du nihilisme moral. Derrière les grandes proclamations de vertu, il n'y a que canaillerie, sous les « lendemains qui chantent » et « la France de demain », il n'y a qu'éternel mensonge et duperie intéressée. C'est une critique à l'égard des principes de moralité et de l'activité humaine.

2. Les moralistes français

Pour eux, derrière toutes les activités humaines qui sont vaines, il n'y a rien d'autre que l'agitation frénétique et absurde de l'**Amour-propre**, de la **vanité**. Le **jansénisme** souligne l'incertitude quant à la voie à prendre et l'obtention du salut. Les bonnes actions ne procurent pas le mérite aux yeux du ciel. En effet, les bonnes actions n'existent pas. La vie ne vaut donc rien.

Nietzsche déclare à l'inverse que, pour sa part, ce qui met en cause les valeurs de la vie, ce qui fait que la vie est décourageante, c'est cela qui motive les hommes dans leur action. Leurs efforts sont des efforts sensibles pour bien vivre. On peut citer par exemple : le travail, les intérêts, la richesse, l'amour-propre, la vanité, la santé, la moralité, la piété, tout cela concourt au bien-vivre. Mais on peut aussi en tirer une morale désabusée à l'égard des intérêts humains, des passions des hommes, du sensible d'une façon générale. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue, la vie, en tant que vie sensible, ne vaut rien.

3. Schopenhauer

La pensée de Schopenhauer est une forme de synthèse de la pensée occidentale sceptique et pessimiste.

Schopenhauer emploie des termes de la finance : la vie est un investissement dont le revenu est loin de couvrir les frais. Tout ce qui caractérise la vie humaine ne rapporte aucun intérêt. D'où le choix de l'ascétisme que l'on trouve aussi chez les jansénistes.

En termes philosophiques, on dit : le sensible ne vaut rien ; en termes de morale, on parle d'hypocrisie. Cela conduit à la perte du "vouloir vivre". Les intérêts, le sensible, tout cela ne vaut rien. Ce qui ne vaut rien, ce sont les objets du désir.

4. Les Tragiques grecs, Shakespeare, la littérature classique française

Toute l'agitation humaine conduit à un pessimisme global.

Les grands sages sont des pessimistes. Ils mettent l'accent, dans leur pensée philosophique et morale, sur la méfiance à l'égard de la composante sensible de la vie. La vie ne vaut rien parce qu'elle est dominée par des désirs sensibles. On est devant « l'hiver de notre mécontentement », selon l'expression de Shakespeare (*Richard III*).

La sagesse est donc une attitude pessimiste avec une variante ascétique que Nietzsche appelle la morale.

Ainsi le problème de Socrate, c'est la morale.

Or, en fait, cette affirmation théorique recouvre – déclare Nietzsche – une position psychologique, affective, pulsionnelle. On va **du concept à l'affect ou à la maladie**. On suit un schéma généalogique.

Quand on affirme que la **vie** ne vaut rien, on sous-entend par ce mot que le **sensible** n'a pas de valeur. Ce qui en a, ce sont les Idées : le Bien, le Beau, le Vrai, quelles que soient les variantes apportées à ces concepts tout au long de l'histoire de la pensée occidentale.

– « De tout temps (universalité), les plus grands sages (qui font référence d'autorité) ont porté sur la vie le même jugement – elle ne *vaut rien*... »

C'est un **jugement**, une proposition théorique en termes de vérité.

Nietzsche répète, dans la phrase suivante, ce jugement :

– « En tous de temps, en tous lieux on a entendu dans leur bouche le même accent (voilà le jugement que les sages portent sur la vie) »

« on a entendu » c'est la transmission de ce jugement. Il est de l'ordre du sensible, de l'audition.

Il ne s'agit pas d'une simple variante stylistique.

L'énoncé « la vie ne *vaut rien* » est un phénomène de l'ordre du sensible. La bouche émet des sons, les oreilles entendent. Ce qu'on entend, c'est un « **accent** ». On n'est plus dans le domaine des concepts. Nietzsche renforce le fait avec une série de qualificatifs : un accent plein « de doute », « de mélancolie », « de lassitude de vivre », « de résistance contre la vie ». L'accent évoque une résonance. l'accent, ne contient pas d'idées, il est une expression sonore physique, corporelle, physiologique. C'est l'acoustique des affects. Derrière le jugement, il y a les affects.

Le doute, la résistance contre, sont des affects. Ces attitudes faibles renvoient à un état d'inadaptation par leurs symptômes : la mélancolie, la lassitude. La résistance « contre la vie » est une attitude négative, un affect négatif. C'est la décadence, c'est malsain, c'est morbide.

Le généalogiste ne perçoit pas, dans une proposition, seulement le contenu intellectuel mais l'arrière-plan corporel, physiologique, médical, vital. Le corporel est le siège de l'affectif et c'est lui qui soutient le jugement. Il faut donc entendre comme une écoute musicale. Et avec une deuxième paire d'oreilles. Quand on est joueur de flûte pour attraper les

rats, quand on est un bon généalogiste ou psychologue, on perçoit quelque chose qui est extra-discursif, physiologique, quelque chose, dit Nietzsche, de morbide.

« Socrate lui-même a dit, au moment de mourir ». Socrate est un paradigme. Nietzsche choisit de façon emblématique les dernières paroles de celui qui va mourir. C'est une manière de donner une portée plus grande à l'affirmation qui suit : « Vivre – cela signifie une longue maladie : je dois un coq à Asclépios le Sauveur. » Asclépios est le dieu de la médecine, Esculape chez les latins. C'est un Dieu Sauveur.

« Vivre – cela signifie une longue maladie », cette phrase est de Nietzsche, il la met dans la bouche de Socrate d'après ses paroles relatées dans le *Phédon* [118a] : « Criton, nous devons un coq à Esculape. Payez cette dette ne soyez pas négligents » [trad. Monique Dixsaut, éd. GF Flammarion]

Nietzsche nous donne donc ici son interprétation du *Phédon*. La méditation du *Phédon* porte sur la mort, résumée dans cette sentence : « vivre, c'est apprendre à mourir ». On doit faire cet apprentissage le plus tôt possible pour terminer sa vie en beauté. Il faut donc, durant son existence, **mourir au sensible**.

Mais pour Nietzsche, l'expression platonicienne « mourir au sensible » cela implique qu'on est malade tout le temps. « Vivre est une longue maladie », c'est-à-dire qu'on endure les souffrances qu'infligent les passions, les désirs. (Le mot "passion" est stoïcien, "désir" est platonicien). Si on doit refuser toutes les passions, tous les désirs, estime Nietzsche, la vie n'a plus aucun intérêt. À cause du sensible, la vie est une longue maladie, une succession interminable de souffrances. Vivre, autrement dit, se fonder sur le sensible, et se fier à lui, c'est souffrir.

Cette conception de la vie, Rousseau la reprend en disant que l'on peut convenir que la vie est un assez mauvais présent. Schopenhauer le souligne également. La vie nous tourne en dérision.

Quant à Socrate, sa condamnation à mort a mis fin – et en ce sens elle frôle l'euthanasie –, à de longues souffrances. « Socrate lui-même n'en pouvait plus ». Nietzsche va même plus loin, la mort de Socrate est au fond un suicide déguisé.

En fait, Socrate n'a jamais manifesté le moindre dégoût de la vie. Cependant la philosophie de Platon qui a écrit (s'est inspiré des ?) les dialogues socratiques, est une philosophie de méfiance à l'égard des souffrances infligées par les passions et le sensible. Les passions entraînent la déchéance des cités et de l'humanité. Il faut rechercher le Bien, c'est-à-dire en ce cas, la Justice. Socrate choisit de répondre par le logos (la raison) à la violence (passion) de Calliclès.

La civilisation occidentale est fondée sur ce choix de la raison contre les intérêts tyranniques des désirs.

Dans ce premier point du paragraphe 1, Nietzsche conclut que Socrate, comme tous les grands sages, pensait que la vie ne vaut rien et qu'il n'en pouvait plus de vivre. Cela dit, prenons garde : Nietzsche ne dément pas cette vision "pessimiste" de la vie, mais :

- premièrement, il n'accuse pas le sensible ni les désirs ou passions ;
- deuxièmement, considérant que c'est la réalité en son fond qui est tragique, il refuse l'échappatoire de la raison, de la "sagesse" et de la morale.

4. DEUXIÈME POINT : « VALEUR DU CONSENSUS ? »

– Qu'est-ce que cela *démontre* ? Qu'est-ce que cela *montre* ? – Autrefois on aurait dit (oh ! on l'a dit, même crié, et nos pessimistes en tête !) : « Il doit y avoir là en tout cas une part de vérité. Le *consensus sapientium* démontre la vérité. » Mais aujourd'hui, parlerions-nous encore ainsi ? En avons-nous le *droit* ? « Il doit y avoir là une part de *maladie* » – voilà notre réponse à *nous* : ces grands sages de tous les temps, il faudrait aller les regarder de près ! N'étaient-ils pas, tous tant qu'ils sont, mal assurés sur leurs jambes ? Un peu tardifs ? Chancelants ? *Décadents* ? Serait-ce que la sagesse n'apparaît sur terre que sous la forme d'un corbeau alléché par un léger relent de charogne ?...

Nous avons deux verbes différents : "démontrer" et "montrer" qui entraînent deux jugements différents : une **démonstration** et une **monstration**.

La différence entre les deux types d'argumentation est marquée par les termes :

- « **Autrefois** on aurait dit » (démonstration)
- « **Aujourd'hui** parlerions-nous encore ainsi ? » (monstration)

Ces formules semblent en opposition avec la première expression de Nietzsche : « De tout temps » mais est en fait très révélateur de sa démarche qui ne varie pas : de tout temps ou autrefois = jusqu'ici, jusqu'à présent ; aujourd'hui = maintenant, (il y a un avant et un après Nietzsche, tout comme dans la chronologie historique : « avant Jésus-Christ » et « après Jésus-Christ »).

Il y a donc un déplacement de l'attention. D'un problème exposé d'un point de vue purement théorique, on passe à une nouvelle problématique : « parlerions-nous encore ainsi ? En avons-nous le *droit* ? »

« Qu'est-ce que cela *montre* ? » Par là, Nietzsche se tourne vers l'origine affective. Une telle affirmation des sages : « la vie ne *vaut rien*... » est un symptôme, de quel état affectif en est-il le signe ? De quel état du désir, des pulsions, est-elle la constatation ?

« Qu'est-ce que cela *démontre* ? » Ce jugement a-t-il valeur de vérité ? Ce qu'il affirme sur la vie est-il démontrable ? Que prouve ce jugement ?

Selon Platon, l'unanimité ou l'accord des opinions est indicatif de la vérité. Dans le *Charmide* par exemple, Platon explique que le désaccord sur le même sujet entre différents interlocuteurs caractérise l'absence de vérité. Si un ensemble de personnes ne peuvent se mettre d'accord sur un point, c'est la preuve qu'aucun ne détient la vérité.

Pour Platon, le consensus, l'accord de plusieurs, est preuve de vérité et d'universalité. « De tout temps les plus grands sages [...] le même jugement » : accord universel. Quand tout le monde est d'accord sur un point, il s'agit d'une vérité.

Nietzsche en fait aussi une question de droit. De quel droit les sages peuvent-ils s'exprimer ainsi ? De même, Kant demande à la Raison de se justifier devant son propre tribunal pour savoir de quel droit elle affirme telle ou telle proposition métaphysique.

Pour Nietzsche, le tribunal n'est plus celui de la raison, de la pensée critique, de la philosophie, mais celui de l'examen de l'origine généalogique d'un discours philosophique. Nietzsche pose la question de fait (*de facto*) : « parlerions-nous ainsi » puis la question de droit (*de jure*) : « En avons-nous le droit ? » Le questionnement philosophique, logique, basé sur le logos est-il à la fois adéquat et légitime ?

Nietzsche répond que nous n'avons pas le droit de procéder de cette manière car elle court-circuite l'interrogation et **fait l'économie de l'origine physiologique**, corporelle, affective des jugements. La suggestion de Nietzsche est que dans l'affirmation selon laquelle la vie ne vaut rien, il doit y avoir une part de maladie.

Trois mots sont importants : le “droit”, la “maladie” et “nous”. On entre dans une nouvelle problématique. On passe d'une origine intellectuelle à une origine corporelle, qui est un certain type de maladie. Métaphoriquement, Nietzsche parle de sa médecine, de sa physiologie, de sa psychologie, de tout ce qui tourne autour du corps, de la vie, des affects, des pulsions et de la volonté de puissance.

Le verbe “montrer” n'est plus de l'ordre de la rationalité, de la logique, de l'argumentation. Il est de l'ordre de la **présence sensible**. Qu'est-ce que cela indique ? Qu'est-ce qui se présente à nos yeux ? Qu'est-ce qui est un signe évident de quelque chose d'autre ? Qu'est-ce qu'on peut **voir ou entendre d'une manière sensible** ?

Avec le verbe “montrer” on entre dans une procédure différente. Il s'agit de saisir quelque chose autrement que par l'intellect. On n'est plus

dans le domaine de la représentation mais dans celui de la volonté. La volonté appartient au monde des affects et échappe ainsi au jugement, à la rationalité, à l'argumentation.

Nietzsche récuse le dualisme métaphysique et philosophique traditionnel entre le sensible et l'intelligible, entre le corps et l'âme. Une maladie est une maladie de l'être tout entier. Dans la notion de corps, Nietzsche inclut l'esprit, la conscience, la représentation. Sa démarche, par ailleurs, est beaucoup moins une description physiologique, médicale, scientifique que **métaphorique**. La maladie englobe aussi bien l'esprit, la conscience que le corps.

Le mot "maladie", ici, qualifie aussi bien ce qui atteint l'esprit que le corps. C'est pourquoi Nietzsche emploie souvent le terme "décadence" pour "maladie".

Les sages, « il faudrait aller les regarder de près ! ». Pour savoir ce que cela montre, il faut voir. Au lieu de s'interroger sur les raisons intellectuelles d'un jugement, on va aller regarder la personne, la réalité sensible, l'ensemble corporel et psychique que représentent les sages.

« Regarder de près ! », c'est observer concrètement. On examine le corps, la vie, le comportement. On va voir les conduites, les pratiques, les mœurs, l'aspect physique et ne pas se contenter d'entendre les jugements de ces sages. Que décrypte le regard sensible ?

Cette observation montre qu'il doit y avoir « une part de *maladie* ». Le *consensus sapientium* suggère qu'il « doit y avoir en tout cas une part de vérité ».

Il ne suffit donc pas d'écouter et de croire ce que disent les sages, il faut voir ce qu'ils sont comme phénomènes de vie, donc du point de vue physiologique, de leur corps physique. La physiologie est la science d'évaluation des symptômes corporels. On porte donc un regard plus sensible qu'intellectuel. Nietzsche ne se contente pas d'en rester au niveau de l'argumentation ou du jugement abstrait.

Quand on les regarde de près, que voit-on ? des symptômes de maladie ou décadence. Nietzsche emploie des métaphores pour les décrire.

« N'étaient-ils pas, tous tant qu'ils sont, mal assurés sur leurs jambes ? »

« tous tant qu'ils sont » indique une universalité. La généalogie de la morale, « depuis Socrate jusqu'à nous » (comprendre : Schopenhauer), montre que tous les sages sans exception sont « mal assurés sur leurs jambes ». Nietzsche montre d'une façon métaphorique que leur pensée est fragile, elle n'a pas de support solide. La station debout est l'affirmation courageuse de soi-même. Mais il y a risque de chute. Or décadent signifie ce qui va tomber

(du latin *cadere, de-cadere*). On choit (le mot “choir” est une des formes ultérieures de *cadere*).

Le terme **décadent** vient donc de *decadere*. C’est la **déchéance**. On tombe, « déchoit », d’un état de santé, de solidité, dans un état de ruine. De même étymologie, on a le mot **décati**, c’est-à-dire dégradé du point de vue physique.

Le décadent, c’est celui qui est « près de tomber ». Il est sénile, fragile, cassant, la mort n’est pas loin. Le mot **décès** est apparenté étymologiquement à la décadence.

On peut donc rapprocher les termes suivants : décadence, chute, déchéance, décès, on passe de la maladie à la mort.

La maladie dans laquelle se trouve le décadent concerne aussi bien l’âme que le corps, et les maux sociaux. Une civilisation est en décadence, elle ne tient plus debout, comme les hommes, les sages, dont elle provient.

Il est intéressant de lire, ici, le § 5 de la troisième partie de *Ecce homo* « Pourquoi j’écris de si bons livres ».

Nietzsche se présente d’abord comme un psychologue hors pair. Ensuite, à la place de la notion d’altruisme, il réhabilite l’égoïsme, tout en soulignant qu’il n’y a pas son contraire, qu’il n’y a pas d’ego. L’ego est un idéal, une escroquerie. « La Circé de l’humanité, la morale, a faussé tout le psychologique ». C’est une absurdité de dire que l’amour devrait être quelque chose d’« altruiste »...

Face aux sages dont les jambes sont « mal assurées », le psychologue doit « avoir un *moi* solidement assis, être planté sur ses deux jambes, sinon il est absolument impossible d’aimer. »⁴⁰

Il en profite pour fanfaronner, mine de rien, il joue au grand matamore. Il déclare : « Puis-je, au passage, m’aventurer à prétendre que je *m’y connais* en mignonnes ? Cela fait partie de mon patrimoine dionysiaque. Qui sait ? peut-être suis-je le premier psychologue de l’Éternel Féminin. »

Nietzsche note ensuite la solidité, la santé, la violence, la méchanceté, la brutalité des femmes par rapport aux hommes.

Tout cela conduit à l’**éloge de l’égoïsme** comme affirmation de soi et de ses intérêts.

La décadence est, entre autres, la négation de soi et de ses intérêts, l’abnégation : on se « laisse tomber » soi-même, on « laisse choir » ses intérêts. On nie ses propres affects, c’est une maladie.

⁴⁰ *Ecce homo*, « Pourquoi j’écris de si bons livres », § 5, trad. É Blondel, éd. GF Flammarion, pp. 98-99

Les grands sages, selon Nietzsche, dans leur station debout, sont mal assurés sur leur jambe, ils risquent de tomber comme un vieillard qui a besoin de soutien, de béquille.

Il sont « Un peu tardifs ? Chancelants ? *Décadents* ? » En allemand, tardif signifie en **retard**, mais il veut dire aussi **un peu avancé** comme on qualifie un fromage trop fait, proche de la pourriture organique.

C'est un mûrissement excessif. C'est la sénilité, l'avancement dans l'âge. On est sur la mauvaise pente, de l'autre côté du sommet.

Les sages sont également **chancelants**. Cette métaphore rappelle l'image « mal assurés sur leurs jambes ». On est près de tomber. On tourne autour de la déchéance.

Enfin, le terme *décadents* (souligné par Nietzsche) résume tout.

Nietzsche emprunte ce mot à Paul Bourget et son livre *Essai de psychologie contemporaine*. Dans cet ouvrage, Paul Bourget analyse certaines œuvres de la fin du XIX^e siècle, celles par exemple des Goncourt, de Flaubert, de Baudelaire, de Renan, de Taine, de Stendhal même !... Il déclare que ces auteurs sont *décadents*. Il s'agit d'une décadence dans le style, la façon d'écrire, de composer. Ces écrivains se caractérisent selon lui par l'incapacité de maîtriser l'ensemble de leur pensée et son expression. On se laisse déborder par les détails. On est incapable de donner à l'écriture et à l'œuvre une unité, une forme, une puissance organique.

Nietzsche applique cette notion de la décadence à la **civilisation**.

C'est une véritable impuissance et maladie. Montesquieu a écrit un livre intitulé *Grandeur et décadence des Romains* (1734). Dans la décadence qui frappe une société, les individus sont incapables d'atteindre à la maîtrise de soi. Ils ne peuvent et ne savent mettre ensemble le désordre des pulsions, d'imposer un ordre. Aussi fait-il appel alors à une instance transcendante et qui sera tyrannique : la raison.

C'est Socrate qui donne son statut à la raison. Pour échapper au chaos, au désordre des pulsions, des instincts, l'Occident, à la suite de Socrate, fonde sa maîtrise sur la tyrannie de la rationalité et sur l'unification par la raison.

La décadence, comme tyrannie de la raison, vaut dans tous les domaines : moral, psychologique, politique... Nietzsche utilise ce concept dans ses œuvres, par exemple *le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner*. Wagner est un *décadent*, ainsi que sa musique et son influence, c'est-à-dire la mentalité des wagnériens et des Allemands. La décadence, c'est l'incapacité à maîtriser la forme. On ne peut plus unifier, spiritualiser, embellir. On ne peut pas mettre ensemble.

Serait-ce que la sagesse n'apparaît sur terre que sous la forme d'un corbeau alléché par un léger relent de charogne ?...

Cette image d'un corbeau fait concurrence à l'image de l'oiseau de Minerve, la chouette, qui prend son envol à la tombée de la nuit, qu'emploie Hegel.

« Pour dire encore un mot de cette manière de donner des recettes comment le monde doit être, la philosophie, en tout cas, arrive toujours trop tard.

Pensée du monde, elle n'apparaît qu'à l'époque où la réalité a achevé le procès de sa formation et s'est parfaite...

« Lorsque la philosophie peint son gris sur du gris, une forme de la vie a vieilli et elle ne se laisse pas rajeunir avec du gris sur du gris, mais seulement connaître. L'oiseau de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit. »⁴¹

Ici, la sagesse est représentée par un corbeau. Le corbeau est un rapace et un charognard. Donc, la sagesse a une forme de familiarité et même de complicité avec la maladie et la mort, avec la sénilité et la pourriture. La sagesse est donc quelque chose de malsain, elle n'est pas de caractère noble.

Cette image du corbeau évoque deux références :

– Dans l'évangile de Matthieu 24,28 :

« Où que soit le cadavre, c'est là que se rassembleront les vautours ». C'est l'idée proverbiale « qui se ressemble s'assemble ». Les sages sont unanimes parce que ce sont tous des charognards. Chez eux, il est beaucoup plus question de mort et de maladie que de vie et de santé. Dans le *Phédon*, Socrate médite sur la mort.

– À travers Bourget, Nietzsche pense également à Baudelaire et à son poème « Une charogne » (*Les Fleurs du Mal*, XXIX).

Nietzsche estime que la philosophie n'est pas une façon d'apprendre à vivre, elle est un travail malsain effectué par des individus malsains qui veulent universaliser la maladie.

À la fin du § 2 du chapitre : « Le problème de Socrate », Nietzsche revient sur le problème posé, dont Socrate est le symbole : **la valeur de la vie**. « [...] tous ces grands sages — ils n'auraient pas été seulement *décadents*, ils n'auraient même pas été sages ? »

⁴¹ Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, fin de la Préface, trad. Robert Derathé et J.-P. Frick, Paris, Vrin, 1975, p. 59

PARAGRAPHE 2

1. LE TEXTE

Nous renvoyons le lecteur à la lecture exhaustive du texte que la suite du cours reprendra point par point :

Crépuscule des idoles, « Le problème de Socrate » § 2, trad. É. Blondel, éd. Hatier, 2001

De « Quant à moi, cette irrévérence de taxer les grands sages de *types de décadence* m'est d'abord venue justement touchant un cas où elle va le plus fortement à l'encontre du préjugé des lettrés et des illettrés »

À « Eh quoi ! tous ces grands sages – ils n'auraient pas été seulement *décadents*, ils n'auraient même pas été sages ? – Mais j'en reviens au problème de Socrate ».

2. PRÉSENTATION GÉNÉRALE

L'argumentation principale de ce paragraphe réside dans le fait que « les grands sages » – en particulier Socrate, symbole de la sagesse occidentale et de la philosophie – sont des « types de décadence ».

Nietzsche veut envisager d'une autre façon le rapport de la philosophie et de la vie et déplacer les enjeux.

Le questionnement de Platon porte sur l'essence du Bien en soi et de la justice et les moyens d'y parvenir par le biais du logos, de l'idée, de la **rationalité**. Ainsi la philosophie est-elle la recherche de la vérité pour la vie et pour la découverte de la façon dont on doit vivre. Cet itinéraire intellectuel est symbolisé par le passage de l'obscurité de la caverne à la lumière extérieure et au soleil, le Bien.

Le *Phédon* est, lui, un résumé de la pensée platonicienne et socratique sur la vie : Nietzsche interprète le *Phédon* selon sa propre démarche. Il estime que cette méditation est celle d'un malade sur la mort.

Est malade, pour Nietzsche, celui qui essaie de trouver une **vérité en dehors de la vie** qui, elle, est présentée comme insupportable. La maladie est la négation de la vie, de la réalité. Parce qu'on ne parvient pas à la supporter, on veut s'échapper de la vie, donc on veut mourir. Par la philosophie, on veut quitter la vie sensible et ses tortures : passions, désirs pour aller vers le monde des idées, c'est-à-dire le monde de la vérité.

3. PREMIER POINT : L'HELLÉNISME BAFOUÉ

Quant à moi, cette irrévérence de taxer les grands sages de *types de décadence* m'est d'abord venue justement touchant un cas où elle va le plus fortement à l'encontre du préjugé des lettrés et des

illettrés : j'ai reconnu en Socrate et en Platon des symptômes de déclin, des instruments de la décomposition de l'hellénisme, des « pseudo-hellènes », des « anti-hellènes ».⁴²

Nietzsche ménage ses effets. Il dit ici que c'est de l'irrévérence de taxer Platon et Socrate d'hommes de déclin et de décomposition. Cela en effet va à l'encontre de l'opinion de tous ou bien du « préjugé » commun à tous.

Nietzsche cependant se félicite de sa démarche. Et il souligne que sa position va même à l'encontre de celle des illettrés, même pour ceux qui ignorent tout de la philosophie, déclare Nietzsche d'une façon venimeuse. Socrate apporte la sagesse conduisant à la meilleure façon de bien vivre cette vie.

Ce que Nietzsche exposait en 1872 dans *La Naissance de la tragédie*, il le maintient dans *Crépuscule des idoles* en 1888. Nietzsche fait ainsi une sorte d'historique de sa pensée. Il faut se reporter à la **Préface** ultérieure, à la nouvelle Préface de *La Naissance de la tragédie* : « Essai d'autocritique » et à ce que Nietzsche écrit dans *Ecce homo*, troisième partie, sur *La Naissance de la tragédie*.

Dans ces textes très importants, Nietzsche avoue qu'il est complice, sans le savoir, de ce qu'il critique : le socratisme. Cette complicité relève de l'ultime biais de la forme de la décadence et du pessimisme, à savoir Schopenhauer.

Aussi, dans cet *Essai d'autocritique*, ultime Préface à *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche déclare-t-il que ce livre est malsain.

Ce livre est « une œuvre de débutant, y compris au pire sens du mot, entachée, malgré son problème de vieillard, de tous les défauts de la jeunesse... » [§ 2]

« C'est pour moi un livre impossible, – je le trouve mal écrit, lourd, pénible, frénétique et chaotique [...] trop convaincu pour s'obliger à fournir des preuves. » [§ 3]

Nietzsche regrette, toujours dans cette Préface, *Essai d'autocritique*, d'avoir gâché, dans *La Naissance de la tragédie*, « des pressentiments dionysiaques à coups de formules schopenhauériennes et kantiennes » [§ 6]

Pour Nietzsche, Socrate et Platon sont des symptômes de déclin. Le mot symptôme, Nietzsche l'utilise pour qualifier la morale. La morale est le symptôme d'une maladie. On est dans le même vocabulaire de déclin, décadence, déchéance.

Nietzsche déclare avoir reconnu en Socrate et Platon : « des symptômes de déclin, des instruments de décomposition de l'hellénisme, des « pseudo-hellènes », des « anti-hellènes » »

Le terme « déclin » caractérise le déclin physique et psychologique des forces d'un individu, sa **dégénérescence**.

⁴² *La Naissance de la tragédie*, 1872

À l'époque de Nietzsche, certains psychiatres donnaient le nom de « dégénérescence » à certaines maladies qu'ils n'expliquaient pas. C'est une forme supposée héréditaire, organique, de décomposition ou de désordre psychique. La dégénérescence peut caractériser les idées morales. Elle peut aussi consister en une pourriture ou en gangrène des tissus.

L'hellénisme, la civilisation grecque, pour Nietzsche, n'est pas seulement une culture intellectuelle (idées, vrai, bien, justice...) Il est aussi un certain rapport avec les affects et l'irrationnel.

Nietzsche dénonce le préjugé selon lequel l'hellénisme a seulement été le berceau de la rationalité, du logos, de la splendeur intellectuelle. Pour Nietzsche, le rapport de l'hellénisme avec l'irrationnel est très complexe. Il considère que le rapport institué par Platon entre le logos et l'irrationnel est un rapport morbide, un rapport de dénégation.

Nietzsche attaque une certaine vision idéaliste de Platon qui accentue excessivement l'importance accordée à la rationalité, au logos, à l'idée, à l'intellect. Or Homère, les tragiques, ne recherchent pas la rationalité. Thucydide également représente d'une façon crue et brutale l'irrationnel, la violence, tout ce que l'âme humaine peut comporter de sauvage. C'est cette part que Nietzsche baptise, entre autres, du nom de dionysiaque. Les Grecs traitent de l'irrationnel, du corps, de la folie, du délire, des désirs, des affects, de la violence. Aristophane, à travers son côté comique, révèle lui aussi la violence, la guerre dans la mentalité hellénique.

Nietzsche souligne avoir reconnu en Socrate et Platon « des symptômes de déclin, des instruments de la décomposition de l'hellénisme ».

Socrate et Platon sont de mauvais Grecs. Les "vrais Grecs" ont un rapport beaucoup plus sain avec l'irrationnel. Il s'agit alors des Présocratiques, d'Homère, des tragiques, de ceux qui précèdent Socrate. Par exemple, la tragédie est une façon noble, adéquate, forte, de représenter ce que Platon et Socrate refusent de toutes leurs forces : la faiblesse, la décadence. Ils représentent une sorte d'abaissement de la santé existentielle, affective, poétique et même de la sagesse, de la civilisation grecque. Pour Nietzsche, se servir de la raison c'est le moyen qu'emploient les faibles pour essayer de s'arranger avec l'irrationnel. Ce moyen est fondé sur la négation et le refus.

Aussi Nietzsche traite-t-il Platon et Socrate de « pseudo-hellènes », et même « d'anti-hellènes ». Nietzsche développera cela en disant que Socrate est laid, arriéré, dégénéré. C'est un monstre, un marginal par rapport à la grande époque des Grands Grecs. Socrate n'est pas du tout un modèle.

Il est plein d'irrationnel, de violence psychique, physique. La rationalité est le seul moyen pour lui de calmer ses démons. Il n'est pas un vrai Grec ! Nietzsche dépasse les clichés habituels sur les Grecs, les clichés ethnographiques, racistes, nationalistes...

Cette volonté de défendre les clichés convenus, moralisateurs et rassurants sur l'hellénisme est une attitude que l'on retrouve en 1967 lors de la dictature militaire. Un artiste a alors été condamné à la prison pour avoir rappelé que Socrate et Platon étaient homosexuels !

L'hellénisme abstrait n'intéresse pas Nietzsche. Quand il dit les « pseudo-hellènes », il signifie par là les personnes qui ont abandonné la vision grandiose de la justice cosmique, de la violence des affects, cultivées par les Grecs d'avant Socrate et Platon.

4. SECOND POINT : *QUID DU CONSENSUS SAPIENTIUM ?*

[...] Ce fameux *consensus sapientium* – je le saisisais de mieux en mieux – ne démontre pas du tout que les sages ont eu raison sur ce qui faisait leur unanimité : il démontre plutôt qu'eux-mêmes, les grands sages, étaient unanimes, en quelque façon, *physiologiquement*, pour avoir une attitude négative identique face à la vie – et *ne pouvoir* en avoir d'autre. Les jugements, les jugements de valeur sur la vie, pour ou contre, ne peuvent finalement jamais être vrais : ils ne valent que comme symptômes, ils n'entrent en ligne de compte que comme symptômes – en soi ces jugements ne sont que stupidités. [...]

Dans la suite de ce paragraphe 2, Nietzsche explique le paragraphe 1. Il présente rationnellement ce que l'unanimité des sages signifie. L'accord des sages ne démontre rien d'autre qu'une certaine forme d'universalité de la maladie. Les grands sages sont unanimes *physiologiquement*. Nietzsche fait dévier le problème de l'accord unanime d'ordre rationnel, preuve soi-disant de vérité universelle, vers une autre forme d'universalité d'ordre physiologique.

Nietzsche taxe ces grands sages de « types de décadence », au début du paragraphe 2. Le **type** signifie les caractéristiques communes à un ensemble. Ici l'ensemble des sages constitue un type. Il s'agit des caractéristiques d'une entité pathologique. Il y a une pathologie typique, celle des sages. Cette pathologie est physiologique.

« Les grands sages étaient unanimes [...] pour avoir une attitude négative identique par rapport à la vie »

Cette unanimité n'est donc pas un accord intellectuel, mais une sorte de **complicité physiologique** portant sur la négation de la vie. Les sages ont une attitude négative identique face à la vie. Leur jugement signifie : la vie ne vaut rien. C'est un pessimisme touchant au nihilisme. Être unanime physiologiquement pour avoir une attitude négative identique face à la vie,

c'est la **définition même de la décadence** comme phénomène collectif. Derrière la question des grands sages, il y a la question fondamentale de Nietzsche qui porte sur la civilisation. Ainsi, la philosophie occidentale et en particulier sa morale coïncide avec la décadence.

La décadence est un mot qui convient à Nietzsche dans la mesure où le champ d'application de ce thème est beaucoup moins individuel que collectif. Ce sont des groupes qui sont en décadence : nations, peuples, civilisation, c'est cela qui intéresse Nietzsche.

Le problème est alors : que signifie l'unanimité des sages sur « la vie ne vaut rien » ? les jugements négatifs sur la vie ?

Nietzsche répond : « Les jugements de valeur sur la vie, pour ou contre, ne peuvent finalement jamais être vrais ».

Les jugements de valeur sur la vie, c'est la philosophie tout entière, depuis Socrate jusqu'à Schopenhauer. La philosophie occidentale se présente comme un ensemble de jugements, un corpus d'affirmations ou de négations qui prétend être **la vérité**. Mais les jugements pour ou contre la vie, **autrement dit la morale**, ne peuvent finalement jamais être vrais. La morale est une certaine forme d'erreur ou de mensonge. La philosophie ne peut prétendre à la vérité ni trouver la sagesse.

Tous ces jugements ne valent que comme symptômes – en soi ces jugements ne sont que stupidités. Sur le plan de la vérité, ces jugements sont nuls et non avendus. Ils ne sont que l'expression de certaines typologies pulsionnelles, de certains types de morbidité. Si un signe ou une opinion ou une expression d'un état de vie n'a pas de valeur de vérité, c'est alors un symptôme de maladie. L'ensemble des propositions retenues comme vraies (ou philosophie), c'est le symptôme d'une maladie générale. **La morale ne vaut que comme symptôme.**

Il n'y a pas de vérité des jugements moraux. Tout est un point de vue limité qui prétend à l'universel. Tout est signe et symptôme, dans nos jugements, de l'état physiologique de ce que nous sommes.

On peut l'envisager aussi, comme le fait le philologue, sous l'éclairage de la **sémiotique**. C'est ce que rappelle Nietzsche, en particulier dans *Crépuscule des idoles* [ch. 7 « les améliorateurs de l'humanité », § 1, p. 52, trad. É. Blondel, éd. Hatier].

Le philosophe doit se placer « *par-delà* Bien et Mal, déclare Nietzsche, [...] (cela) est la conséquence d'une considération que j'ai été le premier à formuler : savoir, *qu'il n'existe absolument pas de faits moraux*. Le jugement moral a ceci de commun avec le jugement religieux qu'il croit à des réalités qui n'en sont pas. »

Le **jugement moral** « n'en garde pas moins une valeur inestimable en tant que *sémiotique* : il révèle, au moins pour celui qui s'y connaît, les réalités les plus précieuses des

civilisations et des âmes profondes qui n'en *savaient* pas assez pour se « comprendre » elles-mêmes. La morale n'est qu'un discours codé, qu'une symptomatologie : il faut déjà savoir *de quoi il* retourne chez elle pour en tirer parti. »

À l'époque de Nietzsche, la sémiotique ou sémiologie était (et elle est encore) une partie de la médecine qui s'attache aux signes, aux symptômes des maladies. Actuellement, d'une façon plus large, la sémiotique est l'étude des signes et de leurs rapports divers avec ce qu'ils signifient.

Nietzsche conclut le paragraphe 2 en revenant au problème de Socrate :

Les jugements ne valent que comme symptômes, ils n'entrent en ligne de compte que comme symptômes – en soi ces jugements ne sont que stupidités.

Le symptôme est ce qui apparaît **extérieurement**. Le phénomène à sa source reste en lui-même caché, mystérieux, obscur. Le symptôme reste, pour Nietzsche, le signe d'une maladie.

C'est donc une partie de la médecine clinique. Le signe est une manifestation extérieure. En grec, *semeion* veut dire signe. La sémiotique au sens médical, c'est l'ensemble des traits qui permettent de diagnostiquer une maladie. De nos jours donc, la sémiotique a un champ plus large. Elle est la science de tous les signes. La sémiotique s'est développée en marge de la linguistique.

5. TROISIÈME POINT : « ALLONGER LES DOIGTS »

Il faut absolument allonger les doigts et faire la tentative de saisir cette *finesse* étonnante : *la valeur de la vie ne peut pas être évaluée* . Ni par un vivant, car il est partie et même enjeu, et non juge ; ni par un mort, pour une autre raison. – Qu'un philosophe voie un problème dans la *valeur* de la vie, cela reste même une objection contre lui, un point d'interrogation posé sur sa sagesse, un défaut de sagesse. Eh quoi ! tous ces grands sages – ils n'auraient pas été seulement *décadents* , ils n'auraient même pas été sages ?

Il faut « allonger les doigts », avancer la main pour saisir une chose difficile à comprendre, cette « *finesse* étonnante ». De même qu'il faut aller voir les sages de près. Il faut donc se mettre devant une réalité sensible, pathologique, incontestable. Il ne s'agit plus de spéculer.

Mais « *la valeur de la vie ne peut pas être évaluée* ». On a une définition de la morale : elle est un discours qui consiste à attribuer une certaine valeur aux choses dans la vie et refuser d'accorder de la valeur à d'autres choses. La conclusion morale, c'est que la vie ne vaut rien. Il faut quitter la vie sensible pour aller vers autre chose, vers un idéal. Nous avons ainsi une récusation de la morale.

Donc, « la valeur de la vie ne peut pas être évaluée ». Dans la mesure où la morale veut être une évaluation de la vie, elle n'a aucun sens. La vie est symptôme. On ne cherche pas dans un symptôme à trouver une valeur de vérité, on ne s'en sert pas pour énoncer des jugements à valeur de vérité et à valeur universelle. Elle a un point de vue morbide. Un symptôme est un signe de maladie, il ne permet pas de juger. La morale n'est fondée en aucune manière à juger de la vie. Elle est seulement un symptôme d'un certain type de vie qui s'érige en point de vue universel. On ne demande pas à des malades de définir la santé mais à ceux qui jouissent d'une grande santé. Nietzsche souligne donc fortement que la valeur de la vie ne peut pas être évaluée, la morale n'a aucun sens.

Le point de vue du vivant sur la vie, voilà en quoi réside la morale. Ce point de vue est nul en ce qui concerne la vérité. On ne peut pas être juge et partie. Quelqu'un qui prend partie ne peut pas juger d'une façon universelle. Un seul symptôme ne peut pas définir de manière objective et se placer comme diagnostic d'une maladie.

Tous les philosophes de la morale sont des malades, en attente de la mort. Un mort, que peut-on savoir de son jugement sur la vie ? Les philosophes sont des « méditants » de la mort.

« Qu'un philosophe voie un problème dans la *valeur* de la vie, cela reste même une objection contre lui, un point d'interrogation osé sur sa sagesse, un défaut de sagesse. »

Cette formule est une provocation. La valeur de la vie est un faux problème posé par le philosophe. C'est également un argument contre lui. Cela signifie que la maladie prend le pas sur une vision globale et qu'elle se prend pour un critère de vérité. L'universalité de la condamnation de la vie par la morale ne vaut rien du point de vue de la vérité.

« Eh quoi ! tous ces grands sages – ils n'auraient pas été seulement *décadents*, ils n'auraient même pas été sages ? – Mais j'en reviens au problème de Socrate. »

Ce problème de Socrate continue à se préciser grâce à trois autres textes de Nietzsche. À savoir :

– *Gai Savoir*, Préface à la seconde édition, § 2

– *Par-delà Bien et Mal*, première section, §§ 3 et 6

III. TEXTES À L'APPUI

1. *LE GAI SAVOIR*, PRÉFACE À LA SECONDE ÉDITION, § 2⁴³

Nietzsche déclare que son livre est une sorte de **chant de reconnaissance, un hymne de gratitude d'un convalescent**. Il a traversé la maladie.

Nous renvoyons le lecteur au texte :

Le Gai savoir, Préface à la seconde édition, §2, trad. Patrick Wotling, éd. GF Flammarion, p. 27 :
de

« Mais laissons là monsieur Nietzsche : que nous importe que monsieur Nietzsche ait retrouvé la santé ?... »

à

« ...qu'advient-il de la pensée qui se trouve soumise à la *pression* de la maladie ? Voilà la question qui importe pour le psychologue : et ici, l'expérimentation est possible. »

Nous avons, ici, un **énoncé du principe de généalogie**, c'est-à-dire d'une réflexion qui part du plan strictement rationnel pour aller à la physiologie.

Ce sont les affects qui philosophent. Le corps est le principe, l'origine, le soubassement du philosophe. La philosophie est le symptôme, l'expression, le travestissement de certaines forces affectives. Les forces, Nietzsche les appellera, dans *Par-delà Bien et Mal*, volonté de puissance.

Parler de penseurs malades, c'est un pléonasme. Le mot qui désigne l'analyse du rapport entre le corps, la maladie d'une part et la pensée de l'autre, c'est la psychologie. Le psychologue, c'est l'autre nom du généalogiste.

Exactement comme le fait un voyageur qui projette de s'éveiller à une certaine heure et s'abandonne ensuite calmement au sommeil : de même nous, philosophes, à supposer que nous tombions malades, nous nous livrons momentanément, corps et âme, à la maladie – nous fermons en quelque sorte les yeux sur nous-mêmes. Et de même que ce voyageur sait que quelque chose en lui *ne dort pas*, que quelque chose compte les heures, et le réveillera, de même nous savons que l'instant décisif nous trouvera éveillés, – que quelque chose surgira alors et prendra l'esprit *sur le fait*, je veux dire en flagrant délit de faiblesse, ou de demi-tour, ou de capitulation, ou d'endurcissement, ou d'assombrissement, ou de rechute dans des états maladifs de l'esprit, quel que soit le nom qu'on leur donne, qui, les jours de santé, ont contre eux la *fierté* de l'esprit (car comme le veut à juste titre la vieille fable, « l'esprit fier, le paon et le cheval sont les trois animaux les plus fiers de la terre » –)⁴⁴

[]

Il ne peut pas y avoir de philosophie sans une certaine forme de maladie. Tout dépend de la façon dont on se sort de cette maladie. C'est ce que Nietzsche va essayer d'expliquer ultérieurement [*Ecce homo*].

⁴³ Trad. Patrick Wotling, éd. GF Flammarion, p. 27

⁴⁴ *ibid.* pp. 27-28

Qu'est-ce que l'on fait avec la décadence et la maladie ? Il arrive que nous nous livrions à la maladie. Il est inévitable que dans tout être vivant il y ait une part de maladie. Nietzsche a fait sur lui-même l'expérience de la maladie. Il a étudié son effet sur la philosophie dans son ensemble.

On apprend, après une telle mise en question de soi et une telle tentation de soi, à considérer d'un œil plus fin tout ce sur quoi on a philosophé jusqu'à présent ; on devine mieux qu'auparavant les involontaires déviations, les chemins de traverse, les lieux de repos, les lieux *enseillés* de la pensée vers lesquels les penseurs souffrants ont été entraînés par séduction, en tant qu'ils souffrent justement, on sait désormais vers quoi le *corps* malade et son besoin poussent, tirent, attirent inconsciemment l'esprit – vers le soleil, le calme, la douceur, la patience, le remède, le soulagement à tous les sens de ces mots.⁴⁵

Notons ici une des belles images dont Nietzsche a le secret, celle des lieux enseillés de la pensée. Nietzsche reprend cette image dans *Crépuscule des idoles*, où il écrit : « Une tâche aussi fatale oblige sans cesse à se précipiter au soleil, à se défaire d'un sérieux devenu trop pesant ». [Préface]

On sait désormais, pour se sortir de cette situation de maladie, dit Nietzsche « vers quoi le *corps* malade et son besoin poussent, tirent, attirent inconsciemment l'esprit ».

Ensuite, Nietzsche considère comme une maladie certains types de philosophie. Voici le diagnostic du psychologue, du généalogiste, du médecin philosophe sur les philosophies⁴⁶.

- Toute philosophie qui place la paix plus haut que la guerre,
 - toute éthique présentant une version négative du concept de bonheur,
 - toute métaphysique et toute éthique qui connaissent un final, un état ultime de quelque sorte que ce soit,
 - toute aspiration principalement esthétique ou religieuse à un en marge de, un au-delà de, un en dehors de, un au-dessus de
- autorise à demander si ce n'est pas la maladie qui a inspiré le philosophe.

Nous avons là l'illustration exacte de la problématique du symptôme dans la démarche généalogique.

« Tout philosophe qui ». Nietzsche procède à une énumération complète des symptômes, des signes caractéristiques qui autorisent « à se demander si ce n'est pas la maladie qui a inspiré le philosophe ». De quelle maladie ces expressions de la philosophie sont-elles le symptôme ?

Nous renvoyons le lecteur au texte :

Le Gai savoir, Préface à la seconde édition, §2, trad. Patrick Wotling, éd. GF Flammarion, pp. 28-29 : de

⁴⁵ *ibid.*, p. 28

⁴⁶ N.B. la typographie n'est pas celle de Nietzsche, elle vaut comme mise en relief

« Le déguisement inconscient de besoins physiologiques sous le costume de l'objectif, de l'idéal, du purement spirituel atteint un degré terrifiant, – et assez souvent, je me suis demandé si, somme toute, la philosophie jusqu'à aujourd'hui n'a pas été seulement une interprétation du corps et une *mécompréhension du corps*... »

à

« ... de sa puissance, de sa souveraineté dans l'histoire, ou bien de ses coups d'arrêt, de ses coups de fatigue, de ses appauvrissements, de son pressentiment de la fin, de sa volonté d'en finir. »⁴⁷

Donc, toutes les folies téméraires de la métaphysique, particulièrement ses réponses à la question de la valeur de la vie, sont d'abord et toujours **des symptômes de corps déterminés**. Nietzsche insiste sur le terme « symptômes ». Il y a aussi une présentation de la décadence avec sa fatigue, son vacillement, son appauvrissement, sa volonté d'en finir.

J'attends toujours qu'un *médecin* philosophe au sens exceptionnel du mot – un homme qui aura étudié le problème de la santé d'ensemble d'un peuple, d'une époque, d'une race, de l'humanité – ait un jour le courage de porter mon soupçon à son degré ultime et d'oser cette proposition : dans toute activité philosophique, il ne s'agissait absolument pas jusqu'à présent de « vérité », mais de quelque chose d'autre, disons de santé, d'avenir, de croissance, de puissance, de vie...⁴⁸

Le problème de la civilisation est donc central. La maladie inspire la philosophie quand une philosophie privilégie la paix par rapport à la guerre, quand l'éthique a une vision négative du bonheur, quand la métaphysique pose un au-delà du monde, quand elle méconnaît le corps.

La santé, c'est la fierté de l'esprit tourné vers la croissance, la puissance, la vie, l'avenir.

2. *PAR-DELÀ BIEN ET MAL* OU LES PRÉJUGÉS DES PHILOSOPHES⁴⁹

§ 3 : l'anthropomorphisme

Nous renvoyons le lecteur au texte :

Par-delà Bien et Mal, trad. P. Wotling, éd. GF Flammarion, Paris 2000, Première section, §3, pp. 49-50

de

« Après avoir longtemps lu les philosophes entre les lignes et les avoir passés au crible, je me dis : on doit encore ranger la plus grande partie de la pensée consciente parmi les activités instinctives, et ce jusque dans le cas de la pensée philosophique. »

à

« À supposer, il est vrai, que ce ne soit certes pas l'homme qui soit la « mesure des choses »... »

⁴⁷ *ibid.* pp. 28-29

⁴⁸ *ibid.* fin du § 2, p. 29

⁴⁹ *Par-delà Bien et Mal*, trad. P. Wotling, éd. GF Flammarion, Paris 2000, Première section, §§ 3 et 6, pp 49-50 et pp. 52-53

§ 6 la tyrannie des instincts

Nous renvoyons le lecteur au texte :

Par-delà Bien et Mal, trad. P. Wotling, éd. GF Flammarion, Paris 2000, Première section, §6, pp. 52-53

de

« Peu à peu s'est révélé à moi ce que fut toute grande philosophie jusqu'à présent : à savoir l'autoconfession de son auteur et des sortes de *mémoires* involontaires et inaperçus. »

à

« À l'inverse, chez le philosophe, il n'y a absolument rien d'impersonnel ; et sa morale tout particulièrement indique, en portant un témoignage décidé et décisif, *qui il est* – c'est-à-dire suivant quelle hiérarchie les instincts les plus intimes de sa nature sont disposés les uns par rapport aux autres. »

La philosophie, pour Nietzsche, est le résultat de la domination d'un instinct de maîtrise qui cherche la puissance et qui soumet les autres instincts.

Ce n'est pas par hasard que chez les grands philosophes, chez Platon par exemple, la préférence est donnée à une nature plutôt intellectuelle. Pour Platon, la vérité alors est mise du côté de la connaissance, de l'abstraction, de l'intelligible. Pour Nietzsche, cela signifie que Platon estime que la maîtrise de ses pulsions passe par la domination de la raison sur l'instinct qui recherche la domination sur les autres instincts. La recherche de la vérité est une certaine façon d'imposer la maîtrise d'une pulsion sur les autres. La recherche de la vérité, **la philosophie, est une certaine forme d'expression de la volonté de puissance et de maîtrise de certaines pulsions par rapport à d'autres.**

Nietzsche présente ici une certaine typologie pulsionnelle de domination, de prise de puissance, de domination ou de maîtrise de certains instincts sur d'autres. Platon avait besoin de la connaissance pour imposer de l'ordre à certaines pulsions. C'est une forme de maîtrise. Mais, selon Nietzsche, c'est un type de maîtrise faible, car cela revient à éliminer d'autres pulsions (pulsions sensuelles, égoïstes, artistiques...)

On peut citer comme conclusion un passage de ce paragraphe 6 de *Par-delà Bien et Mal*.

Chacun d'entre les instincts, à titre individuel « ne serait que trop heureux de *se* donner **lui-même** pour but ultime de l'existence et pour **maître et seigneur** légitime de tous les autres instincts. Car tout instinct est tyrannique, et c'est comme tel qu'il cherche à philosopher. »⁵⁰

La formule importante est « maître et seigneur ». Le maître (*dominus* en latin) est celui qui **domine**. Il y a là un type de stratégie de la volonté de

⁵⁰ La typographie n'est pas celle de Nietzsche

puissance. C'est une certaine façon d'avoir plus de puissance. Le mot tyrannique, à propos des instincts, est une façon d'expliquer déjà la notion de volonté de puissance. La notion de **tyrannie fait partie des préliminaires de la recherche sur le thème de la volonté de puissance**. On est devant un rapport de force entre les pulsions. Ce rapport est codé par l'amour-propre, la vanité, puis par la volonté de puissance.

En ce qui concerne la recherche du scientifique, Nietzsche écrit, toujours dans ce même paragraphe 6 :

Il est vrai que la situation peut être différente [...] Chez les savants qui sont vraiment des scientifiques, là il peut réellement y avoir quelque chose comme un *instinct de connaissance*, comme une petite mécanique d'horlogerie indépendante qui, bien remontée, accomplit courageusement son petit travail *sans que* l'ensemble des autres instincts du savant n'y collabore de manière essentielle. C'est la raison pour laquelle les « intérêts » véritables du savant sont habituellement tout à fait ailleurs...

Nietzsche, ironique, dit que le savant (par exemple le philologue !) peut acquérir un savoir. Le savant a organisé sa vie de telle façon que ses pulsions n'interfèrent pas dans sa recherche.

L'essentiel, pour le savant, c'est de travailler de façon mécanique pour avoir la paix, n'être plus dérangé par les autres pulsions. C'est ce que Nietzsche appelle dans *Généalogie de la morale* « la diversion par le travail » [Troisième traité, §§ 18 et 23].

Le **travail**, c'est la façon d'**endormir le jeu des pulsions** et de **maîtriser le désordre de affects**. Le savant est quelqu'un chez qui le travail intellectuel, exécuté d'une façon **mécanique**, permet d'avoir une certaine tranquillité domestique. Le maître du logis l'emporte sur la folle du logis.

Nietzsche souligne, à la fin du § 6 de *Par-delà Bien et Mal*, que, chez le philosophe, c'est le contraire qui se passe :

« Il n'y a absolument rien d'impersonnel ; et sa morale tout particulièrement indique, en portant un témoignage décidé et décisif, *qui il est* – c'est-à-dire **suivant quelle hiérarchie les instincts** les plus intimes de sa nature sont disposés les uns par rapport aux autres. »⁵¹

La morale est un symptôme d'une certaine typologie instinctuelle, pulsionnelle, physiologique.

Dans *Humain trop humain*, l'analyse des sentiments moraux se fait avec la notion d'instinct, de tyrannie, de maîtrise violente de certaines puissances par rapport aux autres.

Avec *Aurore*, [§ 109] Nietzsche explique comment on peut tenter d'atteindre une certaine maîtrise. Il faut faire jouer les pulsions les unes

⁵¹ Souligné par nous

contre les autres. Dans ce passage, Nietzsche énumère six méthodes pour viser cette maîtrise de soi.

Première méthode :

Pratiquer l'abstinence. Éviter les occasions de satisfaire l'instinct en question.

Deuxième méthode :

Planter la règle dans l'instinct satisfaire l'instinct avec un très grand contrôle pour l'affaiblir et entrer dans l'abstinence.

Troisième méthode :

Satisfaire le désir jusqu'au dégoût. Le dégoût conduit à l'abandon.

Quatrième méthode :

Établir une liaison avec une idée torturante. Associer à l'assouvissement du désir des pensées pénibles par exemple une dégradation. On ne veut plus être l'esclave d'une passion.

Cinquième méthode :

S'astreindre au travail. On enlève ainsi ses forces au désir. Favoriser temporairement un autre instinct. Cela permet de réfréner l'instinct particulier qui voudrait jouer le maître. Disloquer les forces.

Sixième méthode :

Affaiblir et opprimer son organisme pour qu'il n'ait plus la force d'obéir aux instincts, en particulier à l'instinct trop violent.

Et Nietzsche termine en rappelant que :

« dans tout le processus, notre intellect est bien plutôt l'instrument aveugle *d'un autre instinct rival*, de celui dont la violence nous tourmente [...] Tandis que « nous » croyons nous plaindre de la violence d'un instinct, c'est au fond un instinct *qui se plaint d'un autre* ; [...] il va s'engager dans un *combat* dans lequel notre intellect doit prendre parti. »

Ainsi Nietzsche déplace-t-il le questionnement sur le fondement de nos pensées et de nos actes. Il rejette la problématique classique d'un principe métaphysique à l'origine de nos actions. Ce qui détermine une morale, une philosophie, **c'est une certaine typologie des instincts, une hiérarchie** entre les instincts. On a alors une volonté de puissance. La généalogie est la recherche de l'origine physiologique, cachée de la morale, des idéaux, de la philosophie. La généalogie considère que les idéaux philosophiques sont les symptômes du corps, des pulsions, de la volonté de puissance.

Schopenhauer estime, lui, que la volonté, la **volonté de vivre** est un **principe métaphysique**, c'est « **la chose en soi** ».

Chez Nietzsche, il n'y a **pas de chose en soi**. La généalogie se réfère à quelque chose qui n'est pas une entité, une substance, une cause, un principe, un fondement, ni même une origine. Derrière l'origine il y a toujours autre chose, à laquelle nous n'avons pas accès, comme dans un parchemin, le texte dernier cache encore un autre texte si nous sommes

devant un palimpseste. **Nous n'avons jamais accès au texte premier.** Derrière le fondement atteint, il y a toujours une chose encore plus souterraine.

Nietzsche désigne l'idéalisme, la morale, comme un texte qu'il faut faire remonter à d'autres textes plus primitifs. Le **corps** n'est pas une substance. C'est une certaine manière d'interprétation qui elle-même doit être l'objet d'une interprétation. Il n'est donc jamais vu. Il n'y a que des signes qui se manifestent. Mais on ne remonte jamais à un point de départ ultime. Derrière l'origine, il y a encore quelque chose qui doit être déchiffré et qui n'est jamais vu directement.

MENU DE NAVIGATION

en mode plein écran dans Adobe Reader

Déplacez la palette du sommaire ci-dessous en la saisissant par la barre du haut et redimensionnez-là à l'aide du coin en bas à droite.

**Cette palette vous permet de vous reporter aux têtes de chapitres.
Ne la fermez pas !**

Le présent menu se trouve en dernière page

Comment lire ce document ?

utilisez les raccourcis clavier

Avancer d'une page :
(sauf depuis cette page)

clic ou ↵ (entrée)

Reculer d'une page :

ctrl + clic ou
↑ + ↵ (maj + entrée)

Sortir et quitter :
(en haut à gauche du clavier)

esc (escape)

- ✓ La main ou le pointeur doivent se trouver **dans l'espace de la page**
- *et non dans le sommaire* - pour que ces raccourcis fonctionnent.

Vous pouvez également utiliser le petit navigateur en bas à droite du clavier :



Cliquez sur les liens ci-dessous pour :

! ou utilisez les raccourcis clavier :

Imprimer des pages

ctrl + p

Reprendre la lecture
à la page que vous venez de quitter

) **Commencer la lecture ...**

Le mode plein écran est un affichage de lecture.

Pour effectuer des recherches dans ce document, utiliser le zoom ou prendre des notes de marge, il est conseillé de passer en affichage standard : appuyez sur la touche **esc** de votre clavier.

Ce menu s'adresse aux personnes non familières de la lecture écran. Les initiés de la navigation clavier pourront se servir de tous les raccourcis habituels.